

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

3e Année. N° 7 1er Juillet 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(Suite).

Ce qu'il y a d'horrible, dans ce milieu bestial, c'est que les vieux parents ne meurent jamais de leur mort naturelle. Le parricide est une habitude, voire même un devoir et l'on se débarrasse des vieillards devenus inutiles en les enterrant tout vivants! (Archipel des Iles Viti) (1).

(1) Ch. Letourneau ; *Physiologie des passions.*

Il faut bien reconnaître que tels actes abominables ou répugnants et qu'en particulier cette polyphagie ou gloutonnerie dont nous allons parler, ne se justifient certes pas, mais toutefois s'expliquent quelque peu, quand on songe au climat épouvantable où vivent la plupart de ces misérables parias de la nature, tels entre autres que ceux que l'on rencontre dans certaines tribus d'Esquimaux. Écoutez le récit que fait à leur sujet le navigateur Lyon, et que nous paraphrasons comme suit :

Regardez ces lamentables êtres, dit-il, quand ils ont capturé soit un veau marin, soit tel autre gibier de cette importance. Voici, en pareille occurrence, à quelle orgie se livra devant moi un Esquimau de remarquable appétit comme on va pouvoir en juger. Il s'appelait Kouilittuck. Donc, il se mit à manger, à manger « jusqu'à en devenir ivre » suivant la locution du pays. Hideuse ivresse, en vérité. Il faut l'avoir vue de ses propres yeux pour se faire une idée de l'inimaginable scène à laquelle j'assistai.

Les bouchées se succédèrent tout d'abord assez rapidement, mais quand survint la dite « ivresse » prévue et désirée, se produisirent des intermittences. De moment en moment notre goinfre paraissait s'assoupir tandis que son visage s'enluminait de plus en plus d'une rougeur ardente.

Vous vous imaginez sans doute que le sieur Kouilittuck se servait, se pansait lui-même. Profonde erreur. C'était sa femme, la nommée Arnaloua qui, maternellement, empiffrait son intéressant époux. Assise à son côté, non moins experte qu'attentive, elle surveillait l'opération. Sitôt que dans la bouche de l'ogre se faisait un vide appréciable, elle y enfonçait de gros morceaux de viande bouillie qu'elle coupait quand ils débordaient des lèvres, puis qu'elle poussait de son index lui servant de pilon... après quoi s'arrêtait son intervention. Elle laissait à l'heureux patient quelques instants de répit dont profitait ce dernier qui, par une lente mastication, préparait un autre vide disponible, vide qu'Arnaloua, du reste, s'empressait de combler par l'introduction d'une forte bouchée de graisse crue supplémentaire.

Or, savez-vous quelle était l'attitude de l'heureux mari pendant cette laborieuse ingurgitation ? Touchant spectacle ! Immobile, impassible, ne remuant que ses mandibules, il n'ouvrait même pas les yeux, noyé qu'il était dans sa muette extase... pas absolument muette, car il s'efforçait parfois d'en exprimer le charme, alors que sa gorge un instant débarrassée, lui permettait d'émettre un souffle, un mot, non mais un grognement, un petit grognement d'indicible béatitude !

Vous dirai-je encore que dans les péripéties de ce gavage intensif, des filets de graisse ruisselaient en telle abondance sur le visage et le cou de l'hypertrophié qu'ils en étaient reluisants et comme vernissés ?... non, vous vous en doutiez sans doute ; mais ce que je ne puis taire, c'est que je me demandais, à part moi, quelle différence on aurait pu établir entre ce hideux

masque d'homme et le mufle de tel autre animal barbouillé de fange, de graisse ou de sang.

Ce que venait d'accomplir ce couple héroïque n'était pas un fait isolé dans la cabane où venait de s'effectuer ce pantagruélique festin. Autour de nous, d'autres femmes gavaient d'autres époux non moins favorisés que l'heureux Kouilittuck et lorsque bourrés jusqu'à la gorge, ces messieurs se renversèrent sur leur litière, comme des boas qu'immobilise la digestion, ces dames qui, entre temps, ne s'étaient pas négligées, se livrèrent repues, rieuses et sans contrainte, au plus tumultueux des caquetages.

Il ne faut pas croire que de semblables orgies n'aient pour théâtre que les glaciales régions septentrionales. Quelle fête à l'autre bout du monde, quand sur une des côtes de l'Australie vient échouer une baleine morte. C'est la réalisation de l'idéal rêvé, le bonheur sans limites ! Des feux de joie allumés au plus tôt sur le rivage portent au loin la nouvelle du sensationnel événement.

Les Australiens alors se frottent de graisse par tout le corps.., toilette sommaire qu'ils font revêtir à leurs épouses favorites ; après quoi, se creusant un passage, sorte de tunnel infect, à travers les tissus gras de la baleine, ils vont, s'enfoncent jusqu'à ce qu'ils rencontrent les parties maigres qu'ils mangent tantôt crues, tantôt grillées au bout de bâtons pointus. A mesure qu'arrivent d'autres convives, ces derniers, sans retard, se mettent de la partie, jouent des mâchoires à qui mieux mieux et vous les voyez grimpant de ci, de là, sur la puante carcasse... où les gourmets cherchent les « fins morceaux ». C'est ainsi que pendant des jours entiers, ils restent près de la bête, toujours frottés d'une graisse fétide, se gorgeant jusqu'à satiété complète de viandes décomposées, si bien qu'énivrés, surexcités par l'odeur âcre et les relents qu'elles exhalent, ils s'élancent furieux les uns sur les autres en des rixes interminables.

Peut-on imaginer rien de plus repoussant, ajoute le capitaine Grey, que de voir telle jeune indigène aux formes gracieuses sortir des flancs du gigantesque cadavre troué, déchiqueté et ruisselant de tous les liquides nauséabonds qu'engendre la putréfaction ? Spectacle d'autant plus écœurant que l'on ne peut invoquer en faveur des Australiens, véritables « asticots humains » ainsi que les appelle Ch. Letourneau (1), les circonstances atténuantes fournies par le terrible climat où s'étioleraient les Esquimaux, s'ils n'étaient sustentés par tous les aliments gras et huileux dont ils se nourrissent. L'on peut en dire autant des indigènes de la Terre de Feu — région glaciale, en dépit de son nom: — ceux-là sont plus curieux encore à étudier, car ils nous rappellent les Européens préhistoriques par les amas de coquil-

1) *Physiologie des passions.*

les, d'ossements et de détritus que l'on retrouve chez eux et en tout semblables à ceux que les anciens Danois appelaient *Kjökkenmöddings*, c'est-à-dire débris de cuisine.

Chez ces sauvages de la Terre de Feu, tandis que l'homme poursuit le gros gibier, la femme, toujours en quête de crustacés, de mollusques, plonge dans les eaux de la mer en toute saison, pour y recueillir ces misérables proies, maigres ressources qui, en l'absence du gros gibier, forment la principale nourriture de ces faméliques populations. Aussi qu'arrive-t-il? c'est qu'entre tribus voisines règnent des guerres perpétuelles... à la suite desquelles il est bien entendu que les vaincus sont invariablement dévorés par les vainqueurs. Aux hommes sont réservés les jambes, aux femmes les bras et la poitrine ; le reste est rejeté à la mer.

Mais il y a bien pis encore. Dans les hivers rigoureux où les provisions se font de plus en plus rares, ils prennent les plus vieilles femmes de la tribu, les pendent par les pieds, les étouffent dans la fumée d'un feu de bois vert puis les étranglent et enfin se repaissent de leur chair, morceau par morceau... jusqu'aux os dont ils sucent la moelle! — Quand on leur demandait pourquoi ils ne tuaient pas plutôt leurs chiens, ils répondaient : ah non, parce que le chien prend l'iappo, c'est-à-dire la loutre (1).

Détournons-nous de ces horreurs. Passons à la période suivante, à la période sensitive. Les Taïtiens, tels qu'ils étaient lors du voyage de Cook, nous représentent le mieux cet état. Ces indigènes se font remarquer par l'extrême mobilité de leur caractère. D'un instant à l'autre, ils passent du calme, voire même de la gaieté, à de subites et violentes colères. Tout ce qui brille, tout objet de couleur vive excite chez eux d'ardentes convoitises. Un cochon tout entier est échangé contre une plume rouge. Poulaho, un chef de l'Ile des Amis, reçut avec des transports de reconnaissance du capitaine Cook une assiette d'étain et déclara que toutes les fois qu'il aurait besoin de visiter telle autre île voisine, il laisserait cette fameuse assiette signe de sa puissance et symbole de son autorité. Chez ces êtres-là, nulle idée de la pudeur, nul respect pour les vieillards, nul sentiment de justice. Le mot *loi* n'a pas d'équivalent dans leur langue. L'une de leurs associations dite des Aréoïs érige en obligation la débauche et l'infanticide suivant les occasions (2).

Dans les pages qui précèdent, nous avons cité quelques cas de polyphagie, c'est-à-dire de l'habitude ou du besoin qu'a l'homme des régions septentrionnales de se gorger, sans mesure, de tels ou tels aliments de nature quelconque, fussent-ils au plus haut point abjects et répugnants ; mais, dans les

(1) J. Lubbock ; *L'homme avant l'histoire*.
(2) Ch. Letourneau ; Ouvrage cité.

derniers paragraphes de ces pages, nous avons été amené à la question bien autrement horrible de l'anthropophagie, hideux et sanglant chapitre de l'histoire de l'homme primitif. Si encore les primitifs étaient, ici, seuls en cause, mais hélas ! Ce n'est pas seulement chez eux que nous retrouvons des traces de ces bestiales et monstrueuses perversions.

La plupart des auteurs s'accordent à déclarer qu'il n'est pas seulement incontestable que tous les peuples primitifs se sont adonnés à l'affreuse passion du cannibalisme, mais encore que les indigènes européens s'y sont livrés en diverses périodes de leur insuffisante et lamentable évolution. Quand on songe que l'anthropophagie est encore très répandue dans toute la Polynésie, dans la Nouvelle-Zélande, l'Australie, les îles de la Sonde, non moins que dans l'Afrique centrale, chez quelques peuplades de l'Inde et de l'Amérique ; quand Strabon et Pline nous affirment que les Germains et les anciens Celtes suppléaient à leurs intermittents approvisionnements par tels et tels de leurs semblables rôtis à point et parfois en nombre considérable ; lorsqu'enfin Jules César nous dit que de son temps les Tascons (Navarre et Biscaye) se livraient à de semblables festins... Comment pourrions-nous croire que nos ancêtres européens aient pu résister à la tentation d'imiter les opportunistes et pratiques Vascons ?

Il existe encore de nos jours certains indices qui paraissent confirmer cette vraisemblable hypothèse. Ces indices nous sont fournis par la découverte faite en diverses cavernes de Provence et d'ailleurs d'ossements humains, fendus comme ceux d'animaux qui le furent dans le but d'en extraire la moelle regardée de tous temps comme un mets des plus délicats. De semblables découvertes ont été faites dans certaines régions de l'Italie, de l'Écosse, de la Belgique et du Danemark.

Carl Vogt, plus explicite que bien d'autres naturalistes, déclare qu'il n'y a aucune race, aucun peuple de quelque importance où n'existèrent pas autrefois l'anthropophagie et les sacrifices humains. Européens, Asiatiques, Africains, Américains, Australiens, Polynésiens, Sémites et Chamites, tous sans exception, répète-t-il, ont sacrifié et dévoré leurs semblables.

Que devient, en présence de telles déclarations, le paradoxe de J.-J. Rousseau prétendant que « tout est parfait sortant des mains de la nature ». « Eh bien non, répond H. Bouley, car c'est précisément au moment même où il sortait de ces « mains de la nature » que l'homme se montrait fort peu scrupuleux dans sa lutte pour l'existence ; s'il mangeait les bêtes que lui procurait la chasse, il n'en savourait pas moins tel fin morceau que lui fournissait l'un ou l'autre de ses semblables. Qu'on me pardonne, ajoute-t-il, ce pitoyable jeu de mots, mais en ce temps-là, c'était la *faim* qui justifiait les moyens. »

Ce qu'il y a de triste, de déplorable, c'est que cette faim n'est pas le seul

mobile qui pousse ou ait poussé certains peuples à l'anthropophagie. L'abus du pouvoir suprême, la vengeance parfois, mais en toutes circonstances, les préjugés et la superstition peuvent revendiquer la plus grande part dans ce crime de lèse-humanité, sans parler de la bestiale voracité qui de nos jours comme aux temps antiques persiste chez les anthropophages modernes. C'est ainsi, par exemple, qu'aux îles Viti, où règne un admirable climat et chez un peuple qui cultive diverses plantes nutritives, existait encore le cannibalisme en 1854 à l'état d'institution nationale et cela dans la capitale même de l'archipel où la chair humaine se vendait publiquement et où l'on voyait, sur divers points de la côte, des abattoirs où journellement, et surtout à l'occasion de certaines solennités, étaient immolées par troupeaux de misérables victimes humaines.

Indépendamment des causes diverses déjà signalées, il en est une autre non moins révoltante, c'est l'appétence souvent impérieuse des cannibales pour le goût de la chair humaine. Une fois l'habitude prise, ce goût dépravé devient parfois irrésistible. Dans presque toute l'Océanie, les guerres elles-mêmes ne sont le plus souvent déclarées que dans le but avoué et prémédité de se « régaler » de la chair des vaincus. N'est-il pas monstrueux de voir que, chez les sauvages de l'époque actuelle, tuer un ennemi ou lui infliger d'effroyables tortures avant de se repaître de ses chairs palpitantes, est une coutume presque universellement répandue. Offrir une partie de ces chairs en sacrifice aux dieux, c'est là un hommage qu'ils réclament en même temps que le moyen des plus efficaces pour obtenir leur faveur ou apaiser leur colère. Enfin manger son ennemi est encore le procédé le plus sûr de s'inoculer le courage, la force et toutes les qualités morales ou intellectuelles de la victime, en un mot de s'assimiler son âme comme le disent les maoris de la Nouvelle-Zélande... Qui donc se fût douté que tant d'avantages soient procurés par l'anthropophagie ? Aussi, sont-ce là, sans doute, les raisons de la persistance des actes du cannibalisme non seulement chez les incultes Polynésiens, mais encore chez des peuples sortis depuis longtemps de la primitive barbarie, grâce au contact journalier de la civilisation avancée des Anglais dans l'Inde et des Français aux îles Marquises, voire même en Algérie... résultats déplorables d'un atavisme que n'effacent ni les siècles ni les conditions favorables au milieu desquelles vivent ces imperfectibles barbares.

« Que sont donc ces races avilies? se demande Barthélemy Saint-Hilaire (1) où de semblables horreurs sont commises dans une aussi large proportion, où l'on abat des créatures humaines plus facilement et en plus grand nombre qu'on n'a jamais abattu d'animaux au temps du paganisme

(1) Dans un article sur *Les sacrifices humains dans l'Inde.*

grec ou romain? Quels problèmes pour la philosophie de l'histoire? Que sont donc ces hommes que nous voyons s'agiter et trébucher dans ce cloaque de boue et de sang? »

Oui, bien obscur est ce lamentable problème et d'autant plus inquiétant que les siècles en s'écoulant ne nous en apportent pas la solution que nous étions en droit d'attendre. Ne voyons-nous pas réapparaître sans cesse les tares indélébiles de cet être semi-homme, semi-animal, dont nous venons de raconter les abominables méfaits? Ne pourrait-on dire, pour répondre à la question que pose l'auteur ci-dessus indiqué, que ces hommes du passé sinon ancêtres, tout au moins précurseurs apparents, ont eu pour héritiers ces Romains qui, dans l'enivrement de leurs fêtes, sacrifiaient sans scrupules ni remords des centaines de gladiateurs et d'esclaves dans l'arène sanglante de leur Colisée? Ne pourrait-on dire, encore, que c'est dans le ferment de haines et de cruautés que renferment les âmes des sauvages qu'ont puisé ces inquisiteurs du moyen âge qui pendant des siècles et sous les prétextes les plus injustifiables ont fait couler tant de flots de sang et allumé tant de bûchers... sans même parler de ces effroyables croisades prêchées contre de prétendus hérésiarques, telles entre autres que celles où le pape Innocent III fit massacrer plus de cent mille Albigeois ou Vaudois par Pierre de Castelnau et Simon de Monfort ?...

Et, quand on songe à ces modernes persécuteurs qui depuis la noble Hypatie assommée dans les rues d'Alexandrie par les suppôts du « grand Cyrille » jusqu'à Jean Huss, Étienne Dolet, Giordano Bruno, Galilée et tant d'autres martyrs de la libre pensée et qui par suite d'un atavisme inconscient multiplièrent leurs crimes devant le monde stupéfait et cela en plein XVIIIe siècle, n'est-on pas épouvanté de voir tout ce dont est capable cette férocité humaine qui, depuis les primitifs jusqu'à nous « civilisés », s'est perpétuée au cours des milliers d'années successivement écoulées ?

Tel est l'homme que nous dépeignent les historiens, les philosophes, les physiologistes, les voyageurs surtout qui l'ont étudié sur le théâtre même de ses odieux méfaits ; mais il est en lui des côtés cachés, des mystères d'origine qu'ils n'ont pu approfondir, aussi est-ce à la science ésotérique que nous allons demander de nous révéler cette dernière inconnue du problème.

(*A suivre*).

ED. GRIMARD.

LETTRES DE JULIA

ou

LUMIÈRE DE L'AU-DELA (*Suite*).

SECONDES SÉRIES

A celui qui écrit (au médium).

1° — Après avoir passé le seuil.

« Quoique mes communications avec Julia aient été plus ou moins régu-
« lières, elles ont eu rapport, pendant les cinq dernières années principa-
« lement, à des faits dans lesquels j'ai été personnellement intéressé; et pen-
« dant deux ans environ, je me suis abstenu de la questionner sur sa vie de
« l'au-delà. Dans une des dernières lettres qu'elle m'écrivit, elle s'excusa de
« ne pas écrire davantage alors. Elle dit qu'elle trouvait que c'était montrer
« trop de présomption que de vouloir décrire un pays dès qu'on y est arrivé;
« et elle ajourna pendant quelque temps toutes communications sur ces
« sujets. Je respectai son silence; mais à la fin de 1894, Julia annonça qu'elle
« reprendrait ses communications, et ce qui suit en est le résultat. Les
« en-tête émanent de moi. Il y a lieu de remarquer qu'ici et là, dans ces
« communications, il y a des annotations faites en passant, qui semblent
« modifier le caractère du message. Il faut l'attribuer à certaines questions
« que je posai ou à des observations mentales que je fis, tout en lisant ce
« que ma main écrivait. J'ai fait imprimer ces observations en italiques. »

17 décembre 1894. — Mon très cher ami. — Mon devoir envers vous et envers tous ceux avec qui vous avez des rapports est très important. Ma tâche cependant est agréable, et vous devrez me permettre de dire à ceux qui sont encore incarnés, quelque chose de plus de la vie qu'ils mèneront quand leur corps ne leur sera plus utile.

A l'heure et à l'article de la mort. — Dans mes premières lettres, je vous ai dit ce que j'ai éprouvé quand se fit pour moi le changement qu'on appelle la mort. J'ai depuis lors vu d'autres épreuves chez un grand nombre d'esprits venus de ce côté, et je sais maintenant plus qu'alors. En ce qui me concerne, le changement se fit absolument sans peine. Je désire qu'il en soit ainsi toujours pour tous ceux qui sont destinés à mourir. Malheureusement, le moment de la transition est souvent plein de douleur et de crainte. Chez quelques-uns, il dure comparativement assez longtemps; je veux dire, le temps de la désincarnation. Chez d'autres, il ne dure qu'un moment. L'en-

veloppe s'ouvre, la lettre en sort, et tout est fini. Mais quelquefois la naissance de la mort est comme celle de l'enfance, et l'âme doit faire de grands efforts pour être libre. Il n'y a pas de cause visible pourquoi il en est ainsi. C'est-à-dire que je ne sais pas pourquoi chez les uns la transition est plus facile que chez d'autres. Mais il est certain que cela est ainsi. Et, après tout, la séparation de l'âme et du corps n'est qu'une affaire de peu de temps. Il n'y a aucune raison pour l'envisager avec autant de crainte. L'âme tranquille, qui est préparée et qui sait, ne doit pas même éprouver la moindre émotion de peur. Les préliminaires de la mort sont souvent pénibles; la réelle séparation, quoique étant parfois accompagnée d'une sensation de terreur, n'a que peu d'importance.

Revêtu par la pensée. — Quand l'âme quitte le corps, elle est au premier moment entièrement nue comme à la naissance. L'esprit-corps, débarrassé du corps physique, est consciencieux, du moins je le fus presque dès le début. Je m'éveillai, me tenant debout près de mon corps mort, pensant que j'étais encore vivante et dans ma forme physique ordinaire. Ce ne fut que quand je vis mon corps dans le lit que je sus que j'avais subi un changement. Dès que l'esprit se rend compte de sa nudité, le vêtement dont il a besoin vient le couvrir. L'idée chez nous est créatrice. Nous pensons et la chose est. Je ne me suis pas souvenue d'avoir mis aucuns vêtements. Le besoin s'en fait sentir et se trouve aussitôt satisfait. Quand nous nous sentons pour la première fois de ce côté, nous éprouvons moins de peur que de respect et de curiosité. La sensation d'être dans un pays inconnu et inexploré, où il peut y avoir toute espèce d'êtres inconnus, parfois hostiles, vous remplit d'un effroi passager. Et alors le Seigneur, dans sa bonté, envoie vers l'âme nouvellement délivrée l'Ange gardien dont je vous ai déjà parlé.

L'Ange gardien. — Pour autant que j'aie été capable de m'en assurer, ce messager d'amour et de pitié va à la rencontre de tous les hommes qui meurent. Il n'est pas fait de distinction entre le bon et le méchant. Le messager est envoyé également à tous. Mais le méchant n'a pas la faculté de le voir. Le bon, non seulement profite de ses conseils, mais le sent, et sait qu'il est avec lui. Le bon Dieu envoie ses secours, de votre côté et du nôtre : son tendre amour se répand sur toutes ses créatures.

Mais il y en a qui ne le connaissent pas, et, quand il veut les attirer plus près de son cœur, c'est comme s'ils ne voyaient, n'entendaient, ni ne sentaient rien. Mais je crois qu'Il aime mieux ceux qui ont le plus besoin de Lui. Il a soin des âmes orphelines, quoiqu'elles ne Le voient pas, et elles souffrent, parce qu'il est nécessaire qu'elles soient débarrassées des fautes qui ont souillé leur âme.

Enveloppé de ténèbres. — L'expiation du péché se manifeste principalement par l'impossibilité de voir Dieu. La punition du péché, auquel il peut

être rémédié, est le sentiment d'abandon et d'obscurité qui accable les âmes sans amour, quand elles viennent dans ce monde, où l'atmosphère est l'amour éternel. Et elles en souffrent jusqu'au moment où elles commencent à aimer. Quand elles aiment, elles se tournent vers Dieu et voient dans les ténèbres un rayon de l'amour infini et éternel, qui leur permet de concevoir comme nous-mêmes, qu'elles vivent, se meuvent et possèdent l'existence.

Il y a beaucoup à dire sur ce sujet dont je vous parlerai plus tard. Pour le moment laissez-moi vous dire ceci : Il y a, quand l'âme qui est dépourvue d'amour vient ici, autant de soins pris pour la recevoir, que quand arrive l'âme qui en est pénétrée. Mais l'âme égoïste est aveugle et noire et elle frissonne dans l'obscurité. L'imagination, qui est en nous beaucoup plus puissante qu'en vous, remplit la solitude de spectres et le pécheur se sent entouré par les visions constamment renouvelées de ses actes. Mais ce n'est pas tout encore ; il voit ceux auxquels il a fait du mal, et il a peur. Si jamais une âme a besoin d'un Sauveur et d'un Libérateur, c'est quand l'imagination et la mémoire font renaître les actes égoïstes d'une vie sans amour.

Seul dans un monde nouveau. 18 décembre 1894. — Quand on se trouve tout seul pour la première fois, de ce côté-ci, il n'y a pas toujours, comme vous pourriez le penser, un grand désir de retourner vers le monde qu'on vient de quitter. La première sensation n'est pas celle-là, mais celle de l'étonnement et de la curiosité pour le nouveau monde. Quand je me suis éveillée, j'étais si étonnée et si émerveillée de ce que je voyais, des choses différentes et d'autres semblables, que je ne désirais pas revenir. L'esprit ne peut pas subir trop d'émotions à la fois. Après que la première sensation de la nouveauté est passée, vous commencez à vous rappeler vos amis. Je me souviens d'avoir vu la garde-malade auprès de mon lit et d'avoir essayé de lui parler, mais je fus bientôt convaincue que c'était impossible, et que la nouvelle vie s'ouvrait devant moi.

Voici comment cela a lieu. Il y a tant de choses qui sont familières et aussi tant d'autres qui sont étrangères, que vous ne sentez pas un immédiat besoin de revoir des choses que vous avez vues toute votre vie et continuer à les voir, tandis qu'il y a tant de choses qui sont nouvelles que vous n'avez jamais vues. Vous êtes naturellement absorbé par ce qui est nouveau et c'est seulement après, quand vous avez senti, vu et compris ce que sont les nouvelles choses, que votre esprit se tourne vers celles que vous avez quittées, et que vous désirez revenir pour dire ce que vous avez éprouvé.

Avez-vous jamais désiré revenir dans cette vie ?

Elle écrivit :

Nul désir de retourner. — Non, je n'ai jamais désiré un moment retourner dans mon corps.

Le corps est un si misérable remplaçant pour l'esprit, qui nous fait vivre, mouvoir et agir, suivant que nous pensons. Non, si je pouvais revenir et vivre sur la terre, comme autrefois, je ne le voudrais pas; ce serait toute perte et nul profit. Il n'y a rien que le corps pourrait me donner dont je ne jouis pas maintenant. Seulement d'une manière éthérée et plus réelle; et beaucoup de choses dont je jouis maintenant seraient perdues pour moi par mon retour dans mon corps.

Et en ce qui concerne la séparation d'amis qui ont survécu ?

Aucune séparation. — C'est, je l'admets, une privation pour eux et pour vous, en ce que vous les voyez se plaindre de cette privation. Mais ce n'est pas une privation réelle. On est avec eux pour les aider plus que quand on vivait; quand le départ vous fait éprouver une perte matérielle, comme par exemple pour un père qui doit travailler pour entretenir sa famille, quand les enfants ont faim, sont séparés de lui, ou sont envoyés à la maison des pauvres, vous pouvez bien penser que c'est un grand sacrifice pour lui. Et d'une manière, c'est vrai. Mais vous ne pouvez avoir aucune idée de la sensation permanente dont la plupart des choses nous impressionnent ici. La première est la vive réalisation de l'amour de Dieu; la seconde est la nature excessivement transitoire de toutes les choses terrestres, et la troisième la force avec laquelle la pauvreté et la misère aident à la création du caractère, au développement de l'amour.

Ces choses vous font sentir très différemment de ce que vous, qui êtes encore courbés sous le joug de la matière, pouvez tout à fait comprendre.

La perspective des choses est pour nous si différente.

La différence de perspective. — Nous voyons que ce qui semble souvent dur et cruel pour vous est au contraire la plus grande bénédiction de l'amour de Dieu. Nous savons qu'Il est Amour, et que ce qui semble le moins aimant, c'est de ne pouvoir réduire à son minimum la souffrance nécessaire pour former à nouveau l'âme à la ressemblance de l'amour de Dieu. Quels que puissent être vos autres doutes, ne perdez jamais de vue que: Dieu est Amour. L'atmosphère de l'univers est la réalisation de l'amour de Dieu; et plus je vis ici, moins il est possible, il semble, d'en douter. Le soleil luit. La lumière du soleil remplit le ciel, et il n'y a pas à en douter. Dieu est Amour. Son amour remplit l'univers, il n'y a pas le moindre doute pour nous. De même que le nuage ou la nuit ne nous font douter du soleil, nous ne doutons pas de Dieu à cause du péché et des ténèbres où Il n'est pas visible.

Oh, mon ami, mon ami! J'ai honte des mots pauvres, vils et misérables et des métaphores dont je me sers maintenant pour essayer de vous donner quelque idée de la sensation abondante, débordante et enveloppant tout, que nous avons de l'amour de Dieu. Cela, mon ami, c'est le Ciel et quand vous le possédez, vous avez le Ciel. Tout se résume en ceci :

Dieu est Amour, Amour est Dieu, et le Ciel en est la réalisation parfaite.

23 décembre 1894. — Ce que je veux écrire ce matin, c'est au sujet de de l'âme désincarnée immédiatement après la mort. Quand elle se rencontre avec l'Ange gardien, il y a habituellement une grande surprise.

Les mêmes et pourtant pas les mêmes. — Tout est si nouveau, il y a des choses si inattendues, semblables et différentes. Quand, par exemple, nous nous éveillons dans la vie nouvelle, nous sommes encore dans le même monde. Toutes les choses qui nous étaient familières sont autour de nous, les murs, les tableaux, la fenêtre, le lit, et la seule chose nouvelle est votre propre corps en dehors duquel vous vous sentez et vous ne comprenez pas comment il se peut qu'il soit là et que ce n'est plus vous. Et alors, vous commencez à vous rendre compte clairement de ce qui est arrivé.

Cela ressemble beaucoup à ce qu'on éprouve après un rêve, lequel après tout est souvent attribuable à la même cause; c'est l'âme consciente qui quitte la forme physique, laquelle cependant continue de respirer. La première chose que vous remarquez, qui n'est pas la même, c'est l'Ange. Vous êtes resté le même. Je veux dire qu'il n'y a pas de sentiment de continuité dans votre conscience, dans votre mémoire, ni dans votre sexe. J'étais femme dans ma vie corporelle, et je suis femme encore. Il n'y a pas de changement là. Mais cependant on est différent d'une certaine manière.

Sur l'aile de la pensée. — L'Ange gardien qui vint vers moi avait des ailes comme je l'ai dit. Il n'en a pas habituellement, mais quand nous désirons en avoir, nous pouvons en prendre. Elles ne sont pas plus nécessaires qu'aucun des moyens dont vous vous servez pour faire dominer l'esprit sur le poids de la matière. Nous pensons et nous y sommes. A quoi bon donc d'avoir des ailes? Il y a des illusions de théâtre utiles pour communiquer l'idée de supériorité à certaines conditions attachées à la terre, mais nous ne nous en servons pas plus que de machines à vapeur. Mais j'étais contente que mon Guide eût des ailes. Cela semblait plus à ce que je pensais que ce serait et devait être, et j'étais tout de suite plus à mon aise que je n'eusse été autrement.

La voix du Guide.— Quand mon Guide vint à moi, il me parla d'une voix très douce mais forte, qui a en elle la confiance de l'Invisible. Elle me fit tressaillir d'outre en outre, ce qui ne me parut pas étrange. Et en effet, cela ne l'était pas, car il avait été souvent avec moi pendant ma vie terrestre, quoique je ne l'eusse jamais vu. Je le reconnus comme une partie ancienne et intime de moi-même, c'est ce qui me fit penser tout d'abord que c'était une femme. Et quand il me dit: « Venez! », je n'hésitai point. Il y avait, comme pour ainsi dire, une réponse naturelle à ce qui semblait suggéré par sa propre conscience. Cela est souvent le cas. Nous avons tous nos guides:

ces anges qui nous sont inconnus et invisibles, nous suggèrent tous de bonnes actions et nous détournent du mal. Ils sont avec nous par la pensée et nous recevons souvent leurs avertissements comme si c'étaient des suggestions émanant de notre propre esprit. Tels ils sont ; mais l'esprit qui inspire est tout à fait hors de notre « propre Ego » conscient.

Notre Ego supérieur. — L'Ange gardien est en effet une partie de nous-mêmes ; la partie la plus élevée, la plus pure et la plus développée de notre propre personnalité. Cela est peut-être un peu difficile à comprendre, mais c'est vrai. Il y a de mauvais esprits comme il y en a de bons qui ne sont pas moins constamment avec nous ; ils sont quelquefois visibles, comme les anges des ténèbres, quand nous les rencontrons.

Ils sont toujours avec nous et nous sommes avec eux ici, quand nous nous désincarnons. Nous sommes toujours attirés deçà delà, par nos bons et mauvais guides. Nous les appelons, ou nous les appelions impulsions, désirs capricieux, aspirations qui viennent sans savoir d'où. De ce côté-ci nous voyons d'où ils viennent.

Les sens considérés comme œillères. — L'âme qui est dans le corps n'entend que vaguement, et ne voit pas toutes les innombrables influences dont elle est entourée. La première et la plus saisissante chose que nous ayons à apprendre, c'est que nos sens, nos sens matériels, ne nous servent pas autant pour nous aider à voir et à entendre que pour nous empêcher de voir et d'entendre. Nous sommes sur terre comme si nous avions des œillères. Nous ne pouvons guère voir, entendre ou savoir ce qui est autour de nous.

La conscience physique qui est une partie de nous-mêmes, nécessite pour son développement la réclusion temporaire de la vie des réalités du monde des esprits dans laquelle elle est introduite par la mort. Par conséquent, quand nous fermons nos yeux dans le sommeil de la mort, c'est plutôt pour nous débarrasser des œillères qui limitaient et bornaient notre vue que pour ainsi dire pour toute autre chose. Je parle du changement conscient de nos sens.

Bons et mauvais esprits. — Nous pouvons donc concevoir ce qu'étaient les sources de ces vagues impressions, de ces intentions et de ces aspirations toujours changeantes. Nous étions toujours au milieu de ces êtres, mais nous les prenions à tort pour des parties de nous-mêmes. Ils sont distincts, quoique unis, car personne ne peut vivre seul par lui-même. Nous sommes tous les membres les uns des autres, et cela est aussi vrai de l'esprit que du corps.

Ces mauvaises influences existent. Cela je le sais. Nous les voyons ; mais nous ne pouvons les craindre. Car, celui qui est pour nous est plus grand que tous ceux qui sont contre nous. Il est amour, et Il est plus puissant que la haine. Le seul pouvoir que possèdent les méchants est dû à nos craintes et au manque de notre foi. Ils sont impuissants quand nous nous soumet-

tons au bon gardien qui est toujours près de nous, ou quand nous connaissons Dieu, qui est amour. Je n'ai pas vu grand'chose de ce mauvais côté de la vie, de sorte que mes renseignements doivent être plus ou moins incomplets.

Une nouvelle liberté de mouvement. — Quand je commençai à me mouvoir, je marchais comme j'en avais l'habitude, et cela me semblait tout naturel. Mon Guide marcha à mes côtés, et nous vîmes le monde comme il était, avec des esprits qui se mouvaient parmi les hommes. Je ne pus d'abord distinguer ce qu'il en était; il me semblait que c'étaient tous des êtres vivants. Mais je vis les esprits passer à travers la matière et s'en aller, comme ne pourraient le faire des corps physiques. Puis, j'interrogeai mon Guide et il me dit que ceux qui avaient vécu sur terre et avaient disparu étaient comme moi. Puis, je vis qu'ils se mouvaient quelquefois comme s'ils avaient encore leur corps; et, d'autres fois, comme s'ils étaient des anges, allant et venant en grande hâte et j'en fis la remarque à mon Guide. Et il me dit : « Oui, ils peuvent agir comme il leur plaît, car l'esprit a le pouvoir d'aller vite ou lentement. » Et puis je pensai, puisque cela leur est possible, je dois pouvoir le faire aussi. Et je me demandai, sans parler, mais par la pensée, si cela était bien vrai? Et mon Guide, sans que j'eusse parlé, répondit et dit: « Cela est aussi possible pour vous. » Et je lui dis alors: « Pouvons-nous aller comme ils vont partout où nous allons? » Et il sourit et dit: « Si vous le voulez, vous le pouvez. » Et ainsi j'acquis ma première expérience de la nouvelle liberté de locomotion. La terre parut diminuer sous moi.

Un vol à travers l'espace. — Nous traversâmes l'espace à une grande vitesse. Je ne sentis pas la vitesse autant quand j'étais en mouvement que quand nous nous arrêtames et que nous pûmes nous rendre compte et de la vitesse et de la distance que nous avions parcourue. Quand nous nous arrêtâmes, ce ne fut pas du tout dans ce monde.

Nous avions quitté votre planète et nous traversions rapidement l'espace.

Jour de Noël 1894. — J'étais à peine consciente du mouvement. C'était la pensée qui nous guidait. Rien que les choses que nous vîmes d'abord disparurent et il n'y avait rien pour arrêter ou régler notre vol. Nous étions ensemble, mon Guide et moi. Nous allâmes jusqu'à un endroit, à une grande distance de votre terre. Cette distance je ne puis la mesurer, car nous ne tenons aucun compte de la distance, puisqu'il suffit de penser pour être en un lieu quelconque. Les étoiles et les mondes dont vous voyez la brillante clarté la nuit, sont pour nous tout aussi familiers que le village l'est au villageois. Nous pouvons aller où cela nous plaît, et nous en avons très souvent le désir.

La passion de savoir. — Car il y a une passion qui augmente, plutôt qu'elle ne diminue de ce côté, c'est le désir de savoir et d'apprendre. Nous avons

tant à apprendre et tant d'occasions. Nous ne serons jamais capables de dire que nous savons tout concernant ce monde, car la merveilleuse sagesse de Dieu est au-dessus de notre conception. Quand nous avons atteint ce que nous pensons être le point le plus élevé, un nouvel horizon de merveilles se présente devant nous. Nous le traversons, et quand nous arrivons à une halte, dans l'au-delà s'étend, encore un nouveau monde invisible de merveilles dans lequel nous pouvons aussi, dans un nouvel état de développement, commencer à voir. Ce qui nous tourmente, si je puis me servir de ce mot, c'est toujours et partout l'étendue illimitée de l'univers. Nous le voyons se développer en haut et en bas toujours et toujours. Plus nous nous efforçons de pénétrer ce mystère et plus il paraît insondable.

Le voyage au delà des limites. — Le voyage que mon Guide me fit faire fut long, mais je ne pourrais en dire la longueur. Il me conduisait, je n'avais qu'à vouloir pour le suivre. Le mouvement n'était pas celui du vol, c'était de la transmission de pensée de soi-même. En regardant en arrière, je vis que c'était plus simple et plus facile de se rendre compte de la distance. Maintenant le mouvement est instantané. Mais tout d'abord il était graduel. Nous semblions glisser sans effort dans l'air après avoir marché. Le monde disparut lentement de notre vue comme quand on est dans un ballon, et puis il s'éloigna derrière nous, et nous passâmes à travers l'air ou à travers l'espace dans l'éther sans limites. Mon Guide alla un peu devant moi. Je sentis d'abord une certaine frayeur. Mais il était avec moi et il y avait en outre une telle enivrante sensation de liberté et de pouvoir. Vous ne savez pas quelle prison est le corps avant d'en être délivré.

J'étais transportée, je me sentis si bien, si libre, si heureuse !...

Concernant ceux que vous aviez laissés en pleurs.

Un lieu très agréable à contempler. — Je n'ai pas beaucoup pensé, durant mon voyage, à ceux que j'avais quittés. Je savais qu'ils étaient en vie et bien, et qu'ils viendraient bientôt par ici et seraient avec moi. L'abondance dominante des sensations semblait ne laisser aucune place aux regrets ni aux pensées de l'ancienne vie. Il se peut que vous en éprouviez du regret, mais je vous cite des faits. Vous le trouverez ainsi aussi le premier jour. Et je pense que c'est bien et non mauvais, car autrement cela aurait été différent.

Pendant que nous voyagions, je parlais peu. Mes pensées étaient occupées et cependant je n'avais pas même la conscience de penser, mais seulement de sentir et de voir, aspirant à chaque instant de nouvelles impressions. Quand il nous semblait que nous arrivions dans un nouveau monde, je parlai. Je demandai à mon guide: « Qu'est-ce que ceci? est-ce le ciel? »

Il répondit : « Attendez et vous verrez. Vous trouverez là ceux qui vous enseigneront ce que vous désirez savoir. »

Le lieu était très agréable à contempler. L'air était doux, et il y avait comme en juin, un parfum délicieux de fleurs. Le monde — car c'était un monde dont nous nous approchions — ne paraissait pas différent de notre vieux monde, mais il était cependant différent : il n'y avait rien qui choquait. La sensation d'une paix tranquille et d'un amour satisfait régnait partout. L'endroit avait un air riant de joie et de calme ; je me souviens de l'entrevue, mais je n'entrerai pas dans les détails.

(*A suivre.*)

Traduit de l'anglais par le professeur MOUTONNIER.

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

Malgré la redoutable concurrence d'un soleil radieux, d'autant plus prometteur de joies estivales que sa venue était, depuis plus longtemps, en vain espérée, la conférence du 19 juin fut un succès inoubliable. Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre le prestigieux orateur se souviendront toujours de cette admirable fête de l'âme où l'apôtre du spiritisme, en une langue superbe, a, sur les ailes de son éloquence inspirée, enlevé son auditoire jusqu'aux plus hautes cimes de la pensée humaine.

Et la foule accourue pour l'entendre, contenue à grand'peine dans la salle de la rue d'Athènes, foule où se coudoyaient en un pêle-mêle véritablement égalitaire toutes les classes de la Société, magistrats, avocats, médecins, artistes, etc., vibrait sous la parole du maître, mélodieux écho des harmonies de l'Au-delà, comme le Stradivarius sous l'archet d'un Paganini.

Un magistral exposé du développement, toujours croissant, de la doctrine spirite venant élever, sur les ruines des religions agonisantes, l'édifice de la foi véritable, basée sur l'expérimentation, précéda le tableau, brossé de main de maître, de l'impuissance à construire de la science matérialiste officielle, décorée, rentée et sectaire qui, semblable à la Victoire Aptère des Anciens, traîne, comme en rampant, ses incontestables triomphes, incapable de s'élever, de quitter les régions inférieures où elle s'efforce de confiner les esprits des hommes.

Puis, ce fut la parallèle entre cette science cherchant à rabaisser à la mesquinerie de ses vues, à renfermer dans les cadres étroits de ses procédés d'investigation, toutes les conceptions de l'intelligence, avec la Science sans étiquette, la Science Pure qui, sans délaisser l'analyse des infiniments petits, utilisant, élargissant même, tous les moyens de recherches connus, sait se

grandir jusqu'à l'étude de ce que le Positivisme, considérait comme « délaissable » parce que, à ses yeux, « inconnaissable ».

Chaque siècle, dit l'orateur, semble avoir sa vocation particulière, le XIX^e^ a ébranlé, désagrégé ou détruit la plupart des croyances et des institutions léguées par le passé ; le XX^e^, grâce aux grands Précurseurs dont les travaux commencent à se répandre de par le monde, achèvera cet ébranlement universel que de terribles convulsions accompagneront peut-être et jettera les bases du monde nouveau. Les Allan Kardec, les Crookes, les Russel Wallace, les Myers, les Aksakoff et tant d'autres savants et penseurs ont préparé l'avènement de l'époque qui va naître et le spiritisme, à la fois science et religion, apportera à l'Univers terrestre, au cours de ce siècle, la plus grande somme de lois morales et de notions scientifiques exactes que les hommes aient jamais connues.

Les grandes Entités, qui, de toutes parts, accourent donner aux hommes des preuves de leur existence et de leur attachement, ont pris la direction du formidable mouvement qui se prépare ; les manifestations du monde invisible se multiplient partout et nous assistons aux premières oscillations du balancier qui doit faire la frappe des aspects nouveaux.

Pendant une heure et demie, Léon Denis développa ce thème et avec quelles envolées, quelle magnificence de langage, quelle abondance d'images saisissantes !

Toute l'assistance, suspendue aux lèvres de l'orateur, comme oppressée par la beauté et l'élévation de son verbe inspiré, débordait d'enthousiasme et soulignait par des bravos frénétiques la profonde impression qu'elle ressentait.

Je crois résumer les sentiments de l'immense majorité des auditeurs en exprimant ici, au Maître, à l'Apôtre, notre admiration respectueuse et notre reconnaissance inaltérable pour le bien spirituel procuré à tant d'âmes par ses œuvres admirables et par sa parole, trop rarement entendue, à Paris, hélas !

Et maintenant, Maître, quand reviendrez-vous parmi nous, continuer les semailles ?

HACHÈRE.

Commentaires sur la conférence de Léon Denis

Impressions d'un chercheur d'avenir

L'excellent maître, Léon Denis, nous a dit de belles et bonnes choses dans sa conférence du dimanche 19 juin. Le sujet « le spiritisme et la mission du XX^e^ siècle » s'y prêtait d'ailleurs à merveille et lui eût permis d'en exposer de plus belles encore. Le public, attiré par la parole vibrante de l'orateur, estimé à si juste titre, et par l'Idée qui travaille de plus en plus les foules, sous l'impulsion des précurseurs, visibles et invisibles, était nombreux et choisi pour cette fête spirituelle.

Après la présentation sympathique, faite par le général Fix, en l'absence de l'estimé M. Gabriel Delanne, Léon Denis remémore et retrace les efforts tentés et les résultats acquis depuis vingt-huit ans, époque où il fit sa première conférence. Depuis lors, il en a fait beaucoup. Il n'a pas toujours trouvé le même accueil. Il a été attaqué plus ou moins ouvertement. Entre temps, il a étudié. Il a donné ses œuvres, sa vie. Mais son opinion n'a jamais varié. Au contraire, sa certitude en une survivance progressive est devenue inébranlable. « Tout le monde, dit-il, s'occupe de ces problèmes actuellement. » Et si le spiritisme semble se recueillir et se replier sur lui-même, ce n'est que pour s'étendre davantage. On pressent, on remarque des signes favorables et annonciateurs.

Nous le savons bien, nous, universalistes, qui préparons l'avenir, la cité future. Les assises en sont déjà solidement et inébranlablement posées dans la synthèse intégrale de la pensée, dans le Panmonisme, catéchisme de la vie universelle.

« Chaque siècle a son rôle », nous dit Léon Denis. Le XX^e^ siècle verra l'écroulement du passé et dans la seconde moitié seulement, d'après lui, les temps nouveaux se préciseront. C'est chose déjà faite pour qui sait apercevoir l'évolution profonde qui fermente sous la vague d'évolution du chaos présent en mal d'avenir. On n'édifie rien sur des ruines. On transforme, on adapte, on réalise, on concilie, voilà ce qui convient.

Les formes religieuses s'effacent. Le colosse catholique surtout a fléchi, miné dans ses assises par l'obscurantisme de ses orgueilleux représentants. Le catholicisme est de plus en plus privé de la flamme de l'esprit qui s'est éteinte sous le souffle de l'aristocratie cléricale, autoritaire, intéressée, intransigeante et incapable. Nous ajoutons que c'est bien en vain que s'agitent ces minuscules églises dissidentes pour sauver le moribond des affres de l'agonie.

La séparation des Églises et de l'État a été un bienfait. La France s'est

débarrassée d'un poids mort qui arrêtait son évolution et l'empêchait de ressaisir sa pensée émancipatrice et inspiratrice du monde terrestre, de découvrir l'idéal des temps nouveaux. Léon Denis le reconnaît.

De son côté, « la science officielle, la science palmée, consacrée, a fait faillite », ajoute-t-il, car elle n'est pas la science fondamentale, la vraie science de la vie « qui ne dépose jamais son bilan ».

Toute la pensée moderne est à refondre dans l'immense et radieuse synthèse universaliste, qui nous en découvre les perspectives nouvelles. Cette synthèse met fin au divorce de la science et de la religion, dualité douloureuse qui retentissait en nous par le conflit entre l'idée et le sentiment. Elle *réalise* l'harmonie de l'analyse et de la synthèse équilibrées. Il faut que le cœur analyse pendant que l'esprit synthétise et réciproquement dans le plan de la vie : il faut que le besoin d'activité, que l'on peut qualifier le feu du désir, devienne la flamme de l'esprit et la lumière du cœur. Voilà ce que pense l'élite de la jeunesse ardente dont a parlé le maître Léon Denis. Mais il est d'autres choses qu'elle prévoit et qui sortent sensiblement du rayon d'action, qui dépasse les horizons des anciens, pour une étape nouvelle à laquelle succèderont indéfiniment d'autres étapes.

« Les idées préparent les faits. Il faut de nouvelles synthèses » dit M. Denis. « Qui les préparera? », propose-t-il, « ce ne sera ni l'Église, ni l'Université. » Certes, mais ce sera la jeunesse nouvelle, par évolution personnelle. Elle réalisera, elle réalise déjà en elle cet avenir sublime. « L'œuvre se fera », dit M. Denis. Nous lui répondrons : elle est faite, sa formule est donnée. La pierre angulaire est posée et rien ne prévaudra contre l'œuvre d'amour. L'Universalisme est déjà accueilli par l'élite. Les nombreuses et éminentes *appréciations, spontanées et désintéressées surtout,* que nous possédons déjà, nous l'attestent. Nous en préparons la formule populaire.

Cette synthèse intégrale offre à tous les savants, à tous les philosophes, à tous les artistes, à tous les religieux, à tous les économistes, à tous les sociologues, à tous les chercheurs le point de contact qui unit et qui vivifie leurs travaux et leurs pensées.

M. Léon Denis nous parle de précurseurs. Nous citerons le plus valeureux, le grand maître Édouard Schuré qui a su prévoir plus nettement, dans ses œuvres générales, les besoins de la pensée contemporaine. « *L'unique salut,* dit M. Édouard Schuré, dans son beau livre « Femmes Inspiratrices et Poètes Annonciateurs », *nous apparut dans un Verbe nouveau de l'âme et de l'esprit,* adapté à la science contemporaine et à l'état présent de l'humanité, *qui se manifeste par la solidarité universelle.* »

Longtemps nous avons eu l'idée ou plutôt le sentiment d'une œuvre semblable, capable de répondre à la soif d'inconnu qui altère notre humanité. Nous en avons cherché la formule dans toutes les doctrines, sans qu'aucune

satisfasse ce besoin de vérité une et totale. C'est là précisément la conception universaliste, grâce à laquelle nous avons l'espoir certain de réaliser un temple nouveau à la pensée moderne. Tous les chercheurs libres et les sincères amis du progrès trouveront le centre de ralliement pour cette œuvre de conciliation, de création, de synthèse et d'harmonie : l'Universalisme. (*L'Idéal des Temps nouveaux*, p. 52 et *passim*.)

M. Léon Denis nous dit que les précurseurs sont généralement des libérateurs incompris. Ils vivent d'avance une vie nouvelle. Mais tous leurs efforts devraient tendre à s'adapter par involution à la mentalité et à la vie contemporaine pour les développer par évolution. Quel merveilleux ressort notamment pour l'épanouissement du véritable féminisme initiatique! Ce sera le Sentiment qui jaillira de l'Idée dans une synthèse plus haute toujours, celle où la flamme de l'esprit ne suffit plus et où il faut la lumière du cœur qui nous donnera la Vraie Femme, Collaboratrice, Initiatrice et Inspiratrice, celle où la compagne, aujourd'hui méconnue, avilie, exploitée, écrasée sera devenue l'âme de la cité future.

Voilà tout ce que M. Léon Denis aurait pu dire avec plus de temps.

Il aurait pu aussi nous présenter le positivisme sous un jour plus exact et d'après les positivistes eux-mêmes. La devise d'Auguste Comte était « vivre pour autrui », son idéal : l'Humanité, sa maxime « l'amour pour principe et l'ordre pour base, le progrès pour but. » Quant au domaine de l'inconnaissable, c'est l'impalpable, l'incognoscible pour le présent et l'orateur l'a souligné et confirmé lui-même en disant que l'homme ne sait rien sur les causes profondes de l'essence de la vie.

Le fondement de la connaissance, ainsi que l'a dit Pythagore, il y a bel âge, c'est la loi des nombres que M. Léon Denis méconnaît entièrement. C'est le plan limité entre le relatif et l'absolu, entre le fini et l'infini. Tout est nombre et formule de nombres, même et surtout nos plus subtiles pensées et tout ce qui nous dépasse. L'avenir le prouvera. C'est la véritable langue universelle. C'est l'ultime substratum derrière lequel la matière cache l'esprit.

La valeur du spiritisme, des sciences psychiques réside précisément dans leur nuance positive. C'est grâce à ce caractère positif que l'idéalisme peut rejoindre, sur le terrain de l'expérience, la science matérialiste et positiviste et établir l'enchaînement logique et universel de la vie et de la pensée. La vie se déroule magnifiquement dans un seul règne que nous divisons pour classer et comprendre aux époques d'analyses, mais cette division est factice.

Ces opinions, partielles et partiales, nous prouvent une fois de plus le grand inconvénient qu'il y a à n'étudier qu'une seule doctrine, à n'appartenir qu'à une seule école.

Les sciences psychiques ont précisément pour but de briser ces œillères et

de découvrir à nos aspirations les espaces infinis de la beauté éternelle. La vérité est partout, diversement manifestée, mais unifiée dans la source de ces manifestations qui remonte à la divine formule d'Amour et de Justice éternelle.

PAUL NORD.

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXIX

VI. — Virginia Roberts

Quand je revins à New-York, ce fut dans des circonstances exceptionnelles; j'avais pris froid en voyageant dans les États de l'Ouest et contracté une forte attaque de pneumonie et de bronchite à Chicago et me vis contrainte de laisser mes affaires.

Aussitôt que je fus assez remise pour voyager, on m'ordonna de retourner à New-York pour refaire ma santé. Je descendis à l'Hôtel Victoria qu'habitait une dame dont j'avais fait la connaissance à ma précédente visite dans cette ville. Comme je n'ai pas la permission de publier son nom, je l'appellerai Mme S... Elle était spiritualiste, quelque temps avant que je la connûsse et m'intéressa beaucoup en me montrant une note de son journal fait « quatre ans » avant mon arrivée en Amérique. C'était le récit des révélations d'une Mme Philips, clairvoyante résidant alors à New-York, qui avait prophétisé mon arrivée dans la ville, décrit ma personnalité, ma profession et mon entourage exactement et prédit ma connaissance avec cette dame S...

La prophétie finissait en disant que notre rencontre serait suivie de certains effets qui influenceraient sa vie future et que le 17 mars 1885 commencerait une ère nouvelle dans son existence.

Ce fut au commencement de mars que nous vécûmes sous le même toit. Dès que Mme S... sut que j'aurais quelques semaines de loisirs, elle m'exprima le désir de visiter ensemble les médiums de New-York, car, bien qu'elle fût depuis longtemps croyante en spiritisme, elle n'avait pas encore accordé toute sa sympathie à ce sujet à cause de l'opposition de sa famille, ni rencontré l'occasion d'obtenir les satisfactions désirées.

Nous nous décidâmes donc, aussitôt que je fus assez bien pour sortir le soir, à assister à quelques séances. Il arriva à ce moment que le médium le plus accessible était Miss Virginia Roberts dont nous ne savions rien ni l'une ni l'autre que ce que nous en avions appris par les feuilles publiques. Comme il était nécessaire, pour moi, de ne m'exposer que le moins possible

à l'air de la nuit nous nous en tînmes au parti de faire visite d'abord à Miss Roberts. Elle vivait avec sa mère et son frère dans une modeste maison d'une petite rue de la ville. C'était une jeune fille de seize ans, très réservée, plutôt timide, qu'il fallait presser pour qu'elle parlât. Elle n'avait commencé à tenir séance que depuis peu de mois et cela, parce que son frère (qui était aussi médium) avait eu une maladie qui l'avait obligé à suspendre ses séances durant quelque temps. La salle de séance était très petite, les manifestations se produisant presque au milieu du cercle, et le soi-disant cabinet était de la construction la plus simple que j'eusse vue. Quatre montants de fer, pas plus épais que la baguette d'un rideau de mousseline, avec des tringles pareilles en travers sur lesquelles étaient suspendus de fins rideaux de lilas imprimé formaient la construction de ce cabinet qui s'agitait et penchait chaque fois qu'une forme sortait ou rentrait. Un harmonium, pour accompagner les voix, et quelques chaises pour l'assistance étaient tout le mobilier que contenait la pièce.

Le premier soir que nous allâmes voir Miss Roberts il n'y avait que deux ou trois assistants en dehors de nous. Le médium semblait presque inconnu et je résolus, comme je fais toujours en pareil cas, de ne m'attendre à rien par crainte de désappointement.

Mme S..., au contraire, était toute attente et excitation. Si elle avait jamais assisté à des matérialisations, il y avait bien longtemps et l'idée en était comme neuve pour elle. Après que deux ou trois formes, d'aucun intérêt pour nous, se furent montrées, un monsieur en pleine toilette de soirée sortit soudain du cabinet et dit : Kate, ce qui était le prénom de Mme S... C'était un homme, fort bien fait, d'un aspect imposant, avec les yeux et les cheveux foncés ; il portait un solitaire de diamant, d'un rare éclat, au plastron de sa chemise. Je n'avais pas idée de ce qu'il était, mais Mme S... le reconnut tout de suite pour un ancien adorateur qui était mort pendant une brouille avec elle, et elle fut très affectée, je dirai même fort effayée. Il paraît qu'elle portait au cou une broche qu'il lui avait donnée, mais chaque fois qu'il l'approchait pour la toucher, elle criait si fort et se jetait dans un tel état d'agitation nerveuse que je crus qu'elle allait rentrer chez elle. Cependant, en la mettant sur une chaise au dernier rang, de manière que les assistants fûssent entre elle et les esprits matérialisés, elle parvint à se calmer.

Le seul ami qui apparut pour moi ce soir-là fut John Powles et à ma surprise et à mon plaisir, il parut dans le vieil uniforme du 12e d'Infanterie indigène de Madras. Ce corps portait des parements de peau de daim avec des boutons portant le mot « Ava » encerclé d'une couronne de lauriers. La jaquette du mess était garnie de daim, ornée de soie et le gilet était orné de trois galons étroits de tresse d'or. Le Karkee ou petite tenue, établi en

1859, consistait en une tunique et un pantalon de drap vert foncé avec les boutons du régiment et une ceinture de soie cramoisie. La tenue de marche de tous les officiers dans le service indien est faite de flanelle blanche avec un casque recouvert de même étoffe. Le manteau de fourrage est de drap bleu foncé et tombe jusqu'aux talons. Le bonnet de police a un large sommet carré pour abriter le visage et les yeux. Je mentionne ces détails pour ceux qui ne connaissent pas la tenue générale de l'Armée des Indes et montrer combien il eût été difficile, pour Virginia Roberts, ou tout autre médium de se le procurer, même eut-elle connu le désir intime exprimé par moi à John Powles, à Boston, d'essayer de venir à moi en uniforme. Dans cette première occasion de son apparition, il portait l'habit de tous les jours boutonné jusqu'au menton et il me fit examiner les boutons pour montrer qu'ils portaient le numéro et le mot de son régiment. Et je puis dire ici qu'avant de quitter New-York il m'apparut dans chacune des tenues variées que j'ai décrites ci-dessus et devint tout à fait une « figure » remarquable de la ville.

Quand on apprit par les journaux qu'un vieil ami de Florence Marryat était apparu par la médiumnité de Virginia Roberts, dans un uniforme d'il y a trente ans, je reçus nombre de lettres privées me demandant si c'était vrai et des douzaines de gens allèrent aux séances de Miss Roberts dans le seul but de le voir. Il prit un grand goût pour Mme S..., et quand elle eut surmonté sa première crainte, elle devint tout à fait amie avec lui et j'appris, après avoir quitté New-York, qu'il continuait à lui apparaître sans qu'elle vînt aux séances.

Il y avait une différence entre les esprits féminins qui venaient, Virginia Roberts et les autres. Ceux qui étaient assez forts pour sortir du cabinet disparaissaient invariablement en planant jusqu'au plafond. Leur manière de faire était très gracieuse ; ils fermaient d'abord leurs mains derrière leurs têtes et se penchaient en arrière ; alors, leurs pieds quittaient le sol et ils étaient enlevés, couchés. Quand je rapportai ceci à mon ami le Dr George Lefferts (dont je suivais le traitement de la gorge pour recouvrer ma voix), il déclara qu'il devait y avoir quelque mécanisme qui supportait le cabinet par lequel les formes étaient enlevées. C'était si clair pour lui qu'il prit un crayon et me démontra, exactement, sur du papier, comment la machine travaillait, et comme il était aisé, avec cela, de soulever des formes humaines jusqu'au plafond ! — Comment on s'y prenait une fois là pour faire disparaître, il n'était pas sûr de pouvoir le dire, mais, s'il voulait faire le truc, il m'expliquerait tout le procédé par-dessus le marché. Je dis au Dr Lefferts ce que j'ai dit à bien des hommes habiles, que j'étais la première disposée à être convaincue s'il pouvait me démontrer la fraude et je le conduisis à une séance privée chez Virginia Roberts dans ce seul but. Il fut tout à fait char-

mant dans cette occasion. Il m'offrit un délicieux dîner chez Delmonico, de quoi je lui adresse mon souvenir reconnaissant et il vit toutes les manifestations de Miss Roberts de la manière la plus délicate et honnête (en général les sceptiques ne sont ni délicats ni convenables) mais le Dr ne put ni ouvrir mes yeux à la tromperie ni la découvrir. Il palpa et secoua les frêles supports du cabinet et avoua qu'ils étaient trop faibles pour porter le poids qu'il avait supposé. Il chercha dans le parquet tapissé et dans la chambre contiguë, le mécanisme caché, sans trouver la moindre chose suspecte et pourtant, il vit les formes féminines flotter en l'air et disparaître à travers le plafond blanchi, et il sortit de la séance aussi savant qu'il y était entré.

(*A suivre.*)

LÉOPOLD DAUVIL.

Une conférence de M. Gustave Le Bon

Extrait de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* du mois de mai 1910.

L'influence dont le savant dispose est légitime, la confiance que l'ignorant met en lui est justifiée. Le simple ou l'ignorant est un sage quand il se laisse conduire par la meilleure autorité.

Mais, si le savant veut rester sage à son tour, il ne doit pas faire abus cette influence en dehors des séances académiques. Le prestige qui s'attache à son nom est une force qui suggestionne les foules. Or, c'est une force dont on n'a pas le droit de se servir, dans l'attitude négative, contre des faits affirmés par des collègues, parce que la négation ne se prouve pas. S'adresser au scepticisme gouailleur d'un public ignare, pour combattre des faits positifs, et jeter ainsi le crédit de son nom dans la balance, c'est un abus de la force trop souvent constaté.

C'est pourquoi nous protestons contre la campagne de M. Gustave Le Bon qui, malgré les leçons de l'histoire, persiste dans cette attitude.

En s'improvisant psychiste, M. Le Bon ajoute son nom à la liste des illustres infaillibles à qui Eugène Nus dédiait les *Choses de l'autre Monde.*

— « C'est une erreur très générale de s'imaginer qu'un savant, distingué dans sa spécialité, possède, pour cette seule cause, une aptitude spéciale à l'observation de faits étrangers à cette spécialité. — »

C'est M. Le Bon qui a formulé cette vérité et, disant ainsi, il parlait d'or, mais en même temps il prêchait d'exemple, car il a manqué cette bonne occasion de se taire. Maintenant l'indigence de sa critique brille d'un vif éclat.

Car voilà le pauvre grand savant retombé aux pires illusions de la suggestion individuelle, incapable de constater même l'évidence. De même que M. Scripture fut incapable de voir un enfant jouer du piano, mais crut que le piano jouait par une supercherie de la mère qui n'était pas là, de même M. Le Bon croit que M. d'Arsonval n'a pas vu autre chose que ce que l'on réussit facilement dans les foires sur des sujets névropathes, tel est son état de crédulité qu'il attribue les témoignages de M. d'Arsonval au pouvoir suggestionnant d'Eusapia. Il admet qu'un Hindou, tout nu, peut prendre votre mouchoir de poche, le secouer et en faire sortir une multitude de lapins; là est la base de son argumentation. Si de telles choses sont possibles, en effet les Spirites sont bien moins forts que les prestidigitateurs. Avec cette force de raisonnement il accepte la déclaration simple, mais absurde, de M. Jules Bois, au sujet de Katie King. W. Crookes croyant exercer un contrôle parfait sur son médium, ayant pris toutes ses précautions pour qu'une jeune fille entrât à son domicile, seule et sans bagages, en a laissé passer deux, il les a nourries et couchées pendant quinze jours à son insu, les prestidigitateurs font des choses plus fortes que cela !!!

Voir l'analogie là où il n'y en a pas l'ombre, tenir son public dans l'ignorance de faits décisifs, c'est manœuvre d'avocat, ce n'est pas œuvre de savant.

Cette psychologie de la négation est fort curieuse. Les observateurs savants se sont trompés, M. Le Bon va vous dire le fin mot de la chose, c'est l'amour du merveilleux, la tendance religieuse, le retour à la magie qui pousse des professeurs éminents à affirmer les faits nouveaux, depuis une vingtaine d'années, et, enfin psychologue, il range M. d'Arsonval parmi ces éminents professeurs qui favorisent ainsi le retour aux formes les plus basses de la sorcellerie et de la superstition.

Un pareil état d'esprit, chez ces hommes éminents !... Cela demandait explication. N'ayez crainte, M. Le Bon va nous la fournir. Grasset a dit : — « C'est l'entraînement que subissent les expérimentateurs, quand une fois « ils sont entrés dans ce genre d'études, et l'évolution que subit leur men- « talité. Ils commencent en savants, des expériences étroites, précises, limi- « tées, de nature par conséquent à donner des conclusions vraiment scienti- « fiques. Puis ils étendent leur champ d'observation, généralisent leurs « conclusions et citent, à côté de leurs expériences, d'autres faits infiniment « moins scientifiques. — »

Ne croirait-on pas que cela a été écrit, tout exprès, pour les lapins de M. Le Bon, qui passe à côté des expériences les plus précises sans les apercevoir, pendant que des histoires fabuleuses retiennent toute son attention.

Il me semble que les expérimentateurs de la rue de Condé échappent au reproche d'être sortis des expériences étroites, précises et limitées. Les procédés d'enregistrement automatique et de sténographie sont loin d'être

employés dans les tours de foire, et M. d'Arsonval, qui n'est pas un névropathe, est accusé d'avoir subi la suggestion d'Eusapia. Où diable M. Le Bon va-t-il chercher ses analogies ? — Quand je vous disais qu'il avait manqué une belle occasion de se taire ! —

C'est le cas de lui emprunter sa conclusion et de la lui retourner en appliquant à l'*incrédulité*, la loi qu'il applique à la crédulité et qu'il appelle une loi psychologique (??) Et nous disons : — *Quand par prédisposition mentale, et par un parti pris quelconque, l'incrédulité est entrée dans certaine région de l'entendement elle s'y cristallise, l'obnubile et finit par s'y fixer tellement solidement qu'aucun raisonnement, aucune expérience ne saurait l'ébranler. Elle est alors à l'abri des atteintes de la logique. Le temps seul pourra lentement l'user.*

M. Le Bon se figure réellement qu'on peut ébranler une affirmation par une expérience négative. Nous disons, nous, que l'expérience positive est la seule qui autorise l'affirmation. Ainsi, parce que quelque prix a été fondé pour la personne capable de lire quelques mots à travers une enveloppe fermée, et parce que ce prix n'a pas été décerné, M. Le Bon croit que la question de la double vue est expérimentalement résolue. La double vue a bien d'autres formes que celle imposée par des examinateurs, d'ailleurs incompétents.

Et M. Le Bon s'en prend à l'histoire, on n'a jamais constaté un seul exemple... Ah ! mais pardon, ici, Jeanne d'Arc se présente. Elle connut le roi de France qu'elle n'avait jamais vu, elle reconnut de même Robert de Baudricourt. Une prédiction publique aussi invraisemblable qu'était alors la délivrance d'Orléans par une jeune fille inconnue, est un fait d'histoire. Elle avait indiqué la blessure qu'elle devait recevoir dans l'assaut des Tourelles, elle l'avait dit au roi, une lettre d'un seigneur flamand, de Rotselaer, en date du 22 avril, retrouvée aux archives du Brabant en fait foi. Nous avons donc l'enregistrement officiel, au 22 avril, d'un événement arrivé le 7 mai. — Et la délivrance de Compiègne avant la Saint-Martin ? Et celle de Paris au bout de sept ans ? — Aux actes du procès, Jeanne interrogée, le 1er mars, sur son propre sort : — Dans trois mois, dit-elle, je vous répondrai. — Ce fut le 31 mai, trois mois après, exactement, qu'elle fut délivrée de ses bourreaux.

Dites que vous contestez les faits de l'histoire, ne dites point qu'il ne s'en trouve pas.

Quant à la suggestion, c'est une erreur grossière d'assimiler, à des expériences précises et tombant sous le sens, les fait de consentement accordé aux rayons Blondlot ; il s'agissait là d'un fait, non perceptible aux sens, que les amis de M. Blondlot étaient tout disposés à accepter de confiance. Dans le cas des mouvements d'objets, c'est une suggestion toute contraire qui

devrait se présenter puisque MM. Lombroso et d'Arsonval étaient convaincus d'avance de l'impossibilité du fait.

De plus, l'illusion ne dure pas. Si l'on nous disait qu'un homme est resté, une année entière, devant un escamoteur répétant éternellement la même chose, pour lui délivrer ensuite un certificat de désagrégation de la matière, M. Le Bon dirait avec nous : — Quel idiot ! Or, voilà soixante ans que la science est assise, en observation, devant un mouvement de table, éternellement répété, et qu'elle délivre les certificats que tout le monde connaît, mais que M. Le Bon ignore. Aujourd'hui, en 1910, M. d'Arsonval se retrouve en même posture que, en 1853, M. le comte de Gasparin, et jamais l'observation n'a chômé dans l'intervalle. Faut-il dire : — Voilà une chaîne ininterrompue d'idiots. Franchement il est plus facile de croire que M. Le Bon ferme les yeux à la vérité.

Mais M. Le Bon déclare que le savant possède une incompétence spéciale et il réclame des prestidigitateurs pour contrôler ce genre de phénomènes. A l'heure même où il parle, il ignore les récentes conclusions qui lui donnent pleine et entière satisfaction. MM. Feilding, Bagally et Carrington, délégués par la Society for P. R., en raison de leurs aptitudes spéciales, ont émis un jugement devant lequel M. Le Bon devra s'incliner.

Ils ont déclaré que : — Ce fut aux jours où les bonnes dispositions du médium permirent le meilleur contrôle et le plus fort éclairage que les phénomènes furent les plus nombreux et les plus frappants. Par contre, c'est lorsque la lumière, devenue très faible, aurait rendu la fraude plus facile qu'il se produisait le moins de phénomènes.

M. Le Bon subit une suggestion évidente quand il déclare qu'il a saisi le mécanisme des matérialisations — j'ai vu moi-même des sceptiques subir une suggestion semblable et déclarer frauduleux des gestes simplement indifférents, et dans des moments où aucun phénomène n'était déclaré.

Le rapport des prestidigitateurs donne un démenti à M. le Bon, il s'exprime comme suit : — Dans d'autres cas, on les voyait, (*les matérialisations*) comme une tête supportée par une grande tige, sortant au-dessus de la tête du médium, s'avançant au-dessus de la table et s'approchant à quelques pouces de la figure des assistants. Dans ce dernier cas leurs mouvements étaient lents et on eût pu croire à une fraude du médium repoussant le rideau avec ses bras allongés, si ceux-ci n'avaient pas été tenus assez strictement pour éliminer tout soupçon de fraude. — Tenir les mains strictement... ! Voilà de quoi les accusateurs d'Eusapia se sont toujours montrés incapables ; car leur rapport à ces moments, accuse invariablement que les mains n'étaient pas tenues. — Ils subissent donc non seulement une suggestion, mais encore ils obéissent à l'impulsion de lâcher les mains, par suite du désir inconscient qu'ils ont de ne rien avouer.

Le même désir inconscient de tout nier leur permet de subir la suggestion d'une simple affirmation. Croyant d'avance à la fraude, ils ne se croient pas obligés de remonter aux sources. Et on lit, dans la conférence de M. Le Bon, que ce fut un prestidigitateur, Maskelyne, qui, — dans les mémorables séances de la Society for P. R., découvrit la fraude du médium. — De quel médium...? — Dans quelle mémorable séance...? Nous ne savons pas...! Nous savons seulement qu'un jugement a condamné Maskelyne pour diffamation.

Ah! nos contradicteurs s'épargnent les recherches longues et laborieuses, ils sont si faciles à suggestionner, en matière de fraude, que n'importe quelle affirmation du passé devient, avec eux, impérissable. On ose écrire que Home et les frères Davenport ont été convaincus d'obtenir tous leurs phénomènes sans exception, uniquement par des fraudes.

Devant cette affirmation d'une fraude intégrale et partout constatée, je consulte l'homme qui a plus particulièrement connu D. P. Home. Voici ce que — après vingt ans de réflexions — Sir W. Crookes écrit dans les *Proceedings*, tome VI. Sur le cas spécial de Home : — Ces notes constituent une rédaction soignée de faits que je tiens être d'une profonde importance pour la science. Leur publication montrera en tous cas que je n'ai pas changé d'opinion; que, après une révision calme des rapports écrits par moi, il y a une vingtaine d'années, je ne trouve rien à rétracter ni à modifier. Je n'ai trouvé, dans les expériences faites alors, aucune fissure, pas plus que dans les déductions que je basais sur elles. — William Crookes ajoute qu'il a souvent découvert la fraude, mais avec Home, il eut beau se tenir sur ses gardes, il n'a jamais découvert de tricheries; bien plus, il n'a même jamais reçu d'aucune autre personne une allégation de cette nature venue de première main.

Dire, après cela, qu'une fraude constante et absolue a été constatée partout, n'est-ce pas l'indice d'une mentalité inquiétante, d'un état d'âme accessible aux suggestions des cancans les plus vulgaires?

La critique de M. Le Bon est d'ailleurs désordonnée, il condamne Sir William Crookes par M. Jules Bois et Lombroso par Miller. Il récuse les observations précises des savants les plus autorisés, sous prétexte que d'autres ont jadis accepté de faux autographes. Entre le fait de juger si un mouvement de table est enregistré ou photographié et celui de juger la valeur d'un manuscrit, l'analogie n'apparaît pas. Après avoir déclaré que les témoignages des prestidigitateurs seront seuls acceptables, il ignore ces témoignages, ceux de Robert Houdin sur la double vue d'Alexis, ceux qui couvrent les principaux médiums, D. Home et les frères Davenport y compris, il ignore ceux qui couvrent Eusapia.

Un esprit critique aussi faible ne pouvait pas s'attaquer au rapport invin-

ciblement documenté de Bottazzi, il remplace l'impossible réfutation par une insinuation vague, prétendant que ce rapport se termine par des invectives à l'égard des individus rebelles à sa foi. — Or, voici ce passage incriminé.

— « Désormais, écrit Bottazzi, il ne reste plus aux incrédules qu'à nous « accuser nous-mêmes de fraudes et de charlatanisme ; je serais étonné au « plus haut point si quelqu'un d'eux, plus hardi et plus prétentieux que « les autres, osait nous lancer une telle accusation, ce qui du reste ne trou- « blerait pas notre sérénité. »

Voilà ce que M. Le Bon a pris pour des invectives. Ce rapport est au contraire exempt de toute passion, d'une précision et d'un esprit critique remarquable, mais il constate une fois de plus l'aveu des prestidigitateurs qui ont dû confesser leur impuissance. M. Le Bon enjambe l'obstacle sans discussion, de même qu'il enjambe les rapports de Venzano, de Morselli, de Lombroso, sans les discuter, ce qui, ose-t-il dire, serait bien inutile, parce que les convaincus resteront les convaincus et les sceptiques resteront toujours les sceptiques.

Quel aveu du parti pris invétéré ! Comment M. Le Bon ne voit-il pas la contradiction flagrante. Les rapports qui le gênent émanent justement des sceptiques les plus avérés qui sont devenus des convaincus. Il faut être cristallisé dans sa propre opinion pour ne pas voir le démenti donné par les faits.

Voilà comment et pourquoi les phénomènes sont niés. Il est certain que, pour qui n'a pas étudié le sujet, la parole de M. Le Bon aura une grande influence. C'est une suggestion ; en s'improvisant psychiste, M. Le Bon fait un faux pas et une mauvaise action, non seulement par sa négation personnelle, mais par les erreurs qu'il propage. En sortant de sa conférence, ses auditeurs auront le droit de crier partout que le contrôle des prestidigitateurs a fait défaut dans cet examen des phénomènes, alors que c'est le contraire qui est la vérité. Ils crieront qu'Eusapia est une coquine ; et les journaux, renchérissant toujours, lui prodigueront des épithètes qu'ils ne donnent pas à des malfaiteurs traduits en cour d'assises.

Voilà l'abus ! Ce sont des conférenciers comme M. Le Bon qui sont la source de tant d'injustices, ceux-là oublient que l'attitude négative ne leur confère pas ce droit. Nier n'est pas prouver ; et M. Le Bon ne prouve rien sinon qu'il ignore l'aspect actuel de la question. Son explication vieillotte d'une renaissance de la magie, appliquée à nos savants modernes, prouve bien son ignorance de la psychologie nouvelle.

L. CHEVREUIL.

Étude sur l'organisation des Fédérations Spirites

présentée au Congrès Spirite Universel de Bruxelles par les Délégués de la Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques.

Nous sommes heureux, en publiant cette étude, de voir que la Société d'étude des phénomènes psychiques est entièrement d'accord avec nous, tant sur les idées que sur le programme que nous avons exposés à diverses reprises dans cette Revue Spirite depuis le mois de mai de l'année dernière.

Nous reviendrons prochainement sur cette intéressante question.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

La question d'association soumise à votre examen est une de celles qui intéressent le plus vivement les Spirites de tous pays, et spécialement ceux de France.

Cette question n'est pas neuve ; elle est agitée depuis longtemps dans les milieux consacrés à l'étude du spiritualisme et du spiritisme, et fut soulevée dans plusieurs Congrès.

Laissez-moi vous rappeler que, au Congrès international tenu à Paris, en l'année 1889, l'alliance des groupes spirites et spiritualistes a été préconisée par plusieurs délégués d'Europe et d'Amérique, mais que la proposition fut écartée jusqu'à nouvel examen, pour laisser aux divers groupes le soin de constituer, avant tout, des fédérations nationales.

Au Congrès qui eut lieu à Paris, en 1900, l'idée d'alliance fut à peine effleurée, et aucune résolution ne vint la couronner.

Depuis, on vit naître en France comme en divers autres pays, quelques fédérations régionales, œuvres méritoires et dignes d'être propagées, mais l'idée d'une Fédération française ne parvint pas à passer dans le domaine des faits.

Cette idée féconde — le groupement national — nous eûmes la joie de la voir réaliser dans un pays voisin et ami. C'est la gloire des Spirites belges d'avoir fondé, en Europe, la première Fédération spirite nationale, et c'est notre devoir, à nous, de leur payer le tribut d'éloges et d'admiration qui leur est dû.

Le bel exemple donné par nos frères belges, les heureux résultats obtenus par la Fédération, la vaillante campagne qu'elle a entreprise pour hâter ailleurs l'éclosion d'institutions semblables, ne doivent pas être perdus pour les autres pays.

Qui donc ignore aujourd'hui la puissance de l'association? En France nous

sommes légions; nous, spiritualistes et spirites, qui voudrions voir réunis en un seul faisceau les efforts isolés pour donner à nos moyens d'action leur maximum d'intensité en vue du triomphe de la Vérité et de l'expansion du Bien.

Ces idées ne pouvaient pas manquer d'être partagées par la Presse. Nos principaux organes: *La Nouvelle Presse, La Revue Spirite, La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ont fait de chaleureux appels au bon vouloir de tous, et depuis, divers projets de ligue, d'alliance ont été ébauchés.

Il semble donc que cette importante question soit mûre, et que l'heure des résolutions ait sonné.

C'est, du moins, l'avis du Comité de la *Société Française d'Étude des Phénomènes psychiques*, siégeant à Paris, lequel, en raison de l'empêchement de son éminent président, hélas ! souffrant, et de ses membres les mieux qualifiés, m'a confié le soin et l'honneur de vous exposer ses vues sur l'Alliance spirite.

Le moment est-il venu de provoquer la formation d'une alliance universelle entre tous les groupes spirites du monde?

Ce problème fut, à diverses reprises, posé par la Presse, par divers groupements, de même que dans plusieurs Congrès, mais les avis recueillis manquèrent de concordance.

Assurément, ce sera une entreprise laborieuse que la fondation de l'Alliance universelle, en raison surtout de la diversité des langues et des législations qui opposent des obstacles aux groupements internationaux, mais cette œuvre aurait une portée si considérable, serait appelée à contribuer si puissamment à la vulgarisation des idées et des faits spirites et à la manifestation de la vérité, que nous devons en désirer la réalisation.

Toutefois il serait prématuré, semble-t-il, de vouloir dès maintenant provoquer l'avènement à la vie de cette haute conception. Nous estimons, pour nous, que la création de l'Alliance universelle ne sera possible qu'après la formation des fédérations nationales destinées à en faire partie.

Pour l'instant, nous nous bornons à exprimer le désir que les principaux organes spirites, dans tous les pays, se concertent pour l'étude du problème et échangent leurs idées, en vue de préparer la fondation de cette Alliance, dès que le moment sera venu.

Il nous reste maintenant à examiner la question relative aux goupements nationaux.

Voici la pensée de la Société, dont j'ai l'honneur d'être ici l'interprète, au sujet de la création d'une Fédération nationale en France.

La Fédération Spirite Française comprendrait les Spirites isolés, de même que les groupes, cercles et sociétés de spirites créés en France et aux Colonies, qui demanderaient leur admission.

La demande des postulants impliquerait nécessairement la reconnaissance par eux des deux principes fondamentaux du spiritisme : la croyance à l'existence et la survivance de l'âme, et à la possibilité de communications entre les vivants et les morts, autrement dit les désincarnés.

Seraient donc admises toutes les Écoles partageant la croyance spirite, comme elle vient d'être définie, quelles que soient d'ailleurs leurs conceptions sur l'Être Suprême, la réincarnation et autres sujets d'importance moindre qui font l'objet des études et des controverses des spirites, et en général, des penseurs.

Chaque groupe fédéré conserverait son autonomie absolue, la liberté de ses croyances, sans avoir à craindre les tentations d'un prosélytisme assez mal avisé pour chercher à lui imposer un credo philosophique ou religieux.

La Fédération, en effet, n'aurait pas à dogmatiser ni à trancher les graves questions qui divisent les hommes et concernent la destinée humaine, mais elle aurait le devoir de recueillir et classer les matériaux qui permettront, un jour, de tirer les conclusions définitives et de proclamer les vérités scientifiquement démontrées.

Elle remplirait un rôle essentiellement pratique, exprimant des avis, donnant des conseils, guidant l'inexpérience, enregistrant et publiant les faits acquis.

Comme le spiritisme n'est pas seulement une croyance spiritualiste, du domaine de la philosophie, mais encore une science basée sur l'observation, la Fédération poursuivrait la recherche de la vérité par la démonstration expérimentale, et au moyen du *Fait*, plus éloquent que le *Verbe*. Le « fait », il faut le chercher, le mettre en pleine lumière, car c'est lui le meilleur champion du spiritisme, et le futur vainqueur de l'ignorance et de l'incrédulité.

Pour découvrir le fait, le saisir sur le vif, il faut des médiums puissants et honnêtes. Vous n'ignorez pas combien il est difficile de trouver ces bons médiums.

Eh bien! l'un des grands soucis de la Fédération devra être de rechercher les personnes ayant des facultés médianimiques, développer leurs naturels, s'attacher des médiums et les mettre à la disposition du groupe ayant besoin de leur concours. Les séances feraient l'objet de procès-verbaux que l'on enverrait au siège de l'Association, et les plus intéressantes seraient publiées par ses soins, après examen.

Des brochures, d'un prix minime, répandues à profusion, indiqueraient au public la méthode à employer pour organiser des séances d'expérimentation, et éviter les causes d'erreur pouvant vicier les communications.

Personne n'ignore que l'un des meilleurs modes de vulgarisation, c'est la conférence publique. La Fédération ne manquerait pas de s'assurer la col-

laboration de conférenciers expérimentés qui iraient semer la bonne parole jusque dans les régions les plus reculées.

Nous ne saurions mieux faire pour le choix des moyens d'actions que de nous inspirer de l'exemple de la *Ligue française de l'enseignement.*

Tous les moyens de propagande ont été employés par la Ligue, avec une activité, une persévérance inlassables : cours publics, conférences, prêts d'appareils et vues photographiques, organisations d'associations amicales, publication d'un bulletin périodique, dons en espèces et en nature, subventions aux bibliothèques et aux œuvres d'éducation morale, participation aux Congrès et aux Expositions.

Dans une seule année, les conférences avec projections dépassèrent le chiffre de 8.000 et eurent plus de 700.000 auditeurs.

La Ligue sut aussi se rendre aimable, attirer et charmer ses adhérents par des fêtes familiales, des réunions amicales, et même des fêtes populaires, avec concerts, séances théâtrales, divertissements variés, etc.

Rien d'étonnant à ce que, avec une telle propagande, elle ait étendu ses racines dans tout le territoire de la France, et groupé sous sa bannière plus de 4.000 Sociétés. Mais pourquoi ai-je cité l'exemple de la Ligue française, puisque nous avons sous les yeux, ici même, la *Ligue belge de l'enseignement* qui, avec une noble émulation, suit la trace de son aînée et emploie les mêmes procédés.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dès que ses ressources le lui permettraient, la Fédération s'empresserait d'organiser et d'encourager les œuvres de bienfaisance et d'assistance, et de chercher à étendre la pratique de ces belles maximes : « Aidons-nous les uns les autres. » Elle ne saurait faillir au plus doux des devoirs : la consolation de la Douleur, le soulagement de l'Infortune.

Maintenant, voyons comment on pourrait arriver à constituer la Fédération spirite française.

Tout d'abord il conviendrait de former un Comité d'initiative à Paris, où se trouvent les principaux groupes. Il ne serait pas bien malaisé aux auteurs des divers projets d'association et directeurs de journaux spirites, de se réunir, de s'entendre avec les chefs des groupes principaux, pour la formation de ce Comité.

Le Comité d'initiative se chargerait de rédiger un projet de statuts et d'adresser un appel aux Sociétés et groupes en France et aux Colonies. En un mot de faire tous les préparatifs et diligences nécessaires à l'effet de réunir les adhérents en assemblée générale.

Il importe que la Fédération ne soit pas l'œuvre d'une Société particulière, et ne puisse point servir de tremplin pour une ambition, ou d'instrument de domination pour une école. Elle doit être l'œuvre commune de tous

les spirites, afin de pouvoir devenir comme le cœur du Spiritisme en France.

Aussi serait-il indispensable d'inviter tous les groupes, toutes les sociétés à nommer des délégués pour représenter à l'Assemblée générale qui serait réunie en vue de la constitution de la Fédération. Si ces délégués ne pouvaient, pour cause d'éloignement ou tout autre motif, assister à cette réunion, ils auraient la faculté de désigner, pour les remplacer, des représentants choisis parmi les Spirites. Rien n'empêcherait plusieurs groupes peu importants ou éloignés de s'entendre pour le choix d'un seul délégué.

Cette première assemblée générale établirait les statuts de la Fédération et nommerait le Comité permanent chargé de la direction et de l'administration de la Société.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les principales lignes du projet d'organisation de la Fédération spirite française, tel que l'a conçu *la Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques de Paris*. Ce sont également les vues personnelles de son excellent président, M. Delanne, dont vous connaissez la science consommée et les brillantes campagnes pour le triomphe des principes qui nous sont chers.

L'esquisse que je viens de tracer n'a pas la prétention de chercher à s'imposer à nos frères : nous la soumettons simplement à leur examen et à leurs observations, prêts à nous incliner, sans arrière-pensée, devant d'autres conceptions plus capables de nous conduire au but que nous nous proposons tous.

Nous serons heureux de recevoir les conseils de gens d'expérience, de la *Fédération Spirite Belge* dont nous partageons les nobles aspirations. Nous savons déjà que nous pouvons compter sur ses sympathies. Nous en avons pour garant son très distingué président, M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, qui, le 12 décembre dernier, après une conférence aussi instructive que captivante, faite à Paris, devant un auditoire charmé, nous a donné les encouragements de sa parole éloquente et de sa haute autorité.

En terminant, Mesdames et Messieurs, je vous demande de vous unir à nous, dans une même pensée, pour former le vœu que les Spirites et Spiritualistes français dirigent leurs efforts vers la réalisation de cet idéal supérieur : l'Union par la Fédération. Ce sera une œuvre de progrès, de fraternité et d'amour.

THUREAU

TON NOM

Les Dieux sont plusieurs parce que nous adorons notre propre conception de Dieu, au lieu de Dieu lui-même.

A. Besant.

Qu'ils soient un en nous.

J. Ch.

Dès l'aurore des temps, dans la crainte ou l'extase,
Sous mille noms divers le monde T'adora.
Tu fus Iavéh pour l'un, et pour l'autre Oromaze ;
Tu fus Tao, Brahman, Aïn-Souph, Amen-Ra.

Mais alors, se heurtant par leurs Dieux, par leurs cultes,
Un peuple se rua sur l'autre en rugissant;
Le hoyau se fit glaive, et dans les champs — incultes —,
L'homme, semeur de haine, eut des moissons de sang.

***

Ils ne comprenaient pas qu'un nom n'est qu'une image,
Un voile, ourdi par nous, dont nous T'enveloppons,
Et que, vers quelque Dieu que monte notre hommage,
C'est à Toi qu'il s'adresse, et Toi qui nous réponds.

Car toute forme naît, existe une heure et passe;
Les cieux sont un flocon qu'emportent Tes autans;
Toi seul es, déployant ou reployant l'Espace,
Et donnant, à Ton gré, l'essor au vol des Temps.

***

Ah! qu'importe Ton nom, Être, pourvu qu'on T'aime?
Sans savoir Te nommer, je suis assez savant
Pourvu que je perçoive au tréfonds de moi-même
La palpitation de l'Unique Vivant,

Pourvu qu'à travers l'ombre épaisse de mon âme,
Dans mon œil qui s'éteint, sous mon front de vieillard,
Toujours plus, toujours mieux transparaisse Ta flamme,
Comme un soleil qui brille à travers un brouillard.

Et c'est pourquoi je puis vivre, mourir, renaître,
Je n'aurai qu'une faim, qu'une soif, qu'un tourment,
Unir de plus en plus mon non-être à Ton Être
Et m'abîmer en Toi, mon Père, éperdument.

Vichy, 16 janvier 1910.

S. HENRIQUET.

La Crédulité des Incrédules

« Lorsqu'on voit les auteurs des différents systèmes sur la formation du « monde rejeter l'idée d'un Dieu, sous le prétexte que cette idée est étran- « gère à la nature de nos perceptions, n'aurait-on pas le droit de penser qu'ils « vont nous présenter quelque idée plus vraisemblable ou plus proportion- « née à notre entendement?

« Mais, loin de remplir notre attente, ils s'abandonnent eux-mêmes à tous « les écarts de l'imagination la plus fantastique.

« En effet, soit qu'on rapporte la première origine de l'univers aux effets « du hasard et au concours fortuit des atomes, soit qu'on établisse d'autres « hypothèses dérivant des mêmes principes, il faut au moins supposer l'exis- « tence éternelle d'une multitude innombrable de petites parties de matières « placées sans ordre et sans règle dans l'immensité de l'espace.

« Il faut supposer ensuite que ces molécules, disséminées à l'infini, s'at- « tirent et se correspondent par des propriétés inhérentes à leur nature.

« Il faut supposer qu'il résulte de leur adhésion, non seulement des facul- « tés organiques, mais encore des facultés intelligentes, telles que la pensée, « la mémoire, la prévoyance, le jugement et la volonté.

« Il faut enfin supposer que toutes ces molécules incompréhensibles ont « été ralliées, avec un ordre admirable, par l'effet d'un mouvement aveugle, « et par le résultat d'une des chances possibles dans l'infinité des combi- « naisons du hasard.

« En vérité, à la suite de tant de suppositions sans modèle et sans fonde- « ment, celle d'un être intelligent, l'âme et le mobile de l'univers, eût été « plus analogue à notre nature et plus ressemblante à nos connaissances. »

On pourrait croire que cette période philosophico-oratoire a été écrite aujourd'hui, tant elle est d'actualité et conforme aux idées courantes dans le monde scientifique.

Il n'en est rien. Elle date de 1788 et je l'ai extraite du livre de Necker sur *l'importance des idées religieuses* (1).

(1) *De l'importance des idées religieuses* par M. Necker, 1 vol. in-8°, Londres, 1788, p. 349.

C'est une preuve que notre esprit, dont nous faisons tant de cas, dans la puissance duquel nous mettons tant de confiance est en réalité très infirme et tourne toujours dans le même cercle, avec un bandeau sur les yeux, comme un vieux cheval de manège. Cette considération devrait modérer notre croyance en nous-mêmes.

Je dis que notre esprit tourne sur lui-même « avec un bandeau sur les yeux ». C'est qu'en effet aux mêmes objections nous opposons toujours les mêmes réponses. Le pour et le contre sur les opinions religieuses, tels que nous les trouvons dans le livre de Necker, nous les retrouvons dans les livres modernes. Nous n'avons rien oublié ni rien appris.

Necker s'est attaché à réfuter les *suppositions* des savants de son temps, à montrer leur inconséquence, leur absurdité, leurs dangers au point de vue du bonheur des individus et des sociétés. Pour prouver que son livre n'a guère perdu de son actualité, nous allons donner quelques extraits de son argumentation.

***

« Pour parvenir à la composition fortuite d'un monde, tel qu'on est le maître de le supposer, il a toujours fallu la préexistence éternelle des atomes organiques, la préexistence éternelle des atomes intelligents, la préexistence de toutes les formes et de toutes les lois d'affinités, la préexistence éternelle des mouvements en divers sens, suivis, à point nommé, d'une marche régulière propre à conserver les réunions et les rassemblements qui avaient été produits par un mouvement varié.

« En vérité, je puis le répéter, quand on a besoin de recourir à des premiers principes si miraculeux, quand on a besoin d'admettre, en commençant, une nature si admirable, on ne conçoit pas comment on juge à propos de la faire agir tout à coup comme une folle, pour achever l'ouvrage de l'univers : une supposition de plus, aussi magnifique que les premières, eût suffi pour dispenser d'une terminaison si bizarre.

« Nous élevant du petit au grand, et raisonnant par analogie, nous devons nécessairement concevoir plus facilement l'existence d'un Être doué dans une étendue illimitée des diverses propriétés dont nous ne jouissons qu'en partie, que celle d'un univers où tout serait intelligent, excepté sa force motrice.

« L'ouvrier, sans doute, est au-dessus de l'ouvrage : mais, selon notre manière de sentir et de juger, une combinaison intelligente, formée sans intelligence, sera toujours le plus extraordinaire comme le plus incompréhensible de tous les phénomènes.

« Forcés, pour asseoir notre opinion, de choisir entre deux existences éternelles, l'une intelligente et libre, l'autre aveugle et privée de la cons-

cience d'elle-même, comment n'adopterions-nous pas la première par préférence ?

« Une existence éternelle est une idée si étonnante pour nous, si au-dessus de toutes les puissances de notre entendement que nous ne saurions trop la décorer de tout ce que nous connaissons de beau et de sublime ; et il n'est rien à nos yeux qui réunisse plus ces caractères que la pensée.

« Ne serait-il pas étrange que, dans nos divisions systématiques, ce fut uniquement à cette pensée, et par conséquent à tout ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, que nous refusassions l'éternité, tandis que nous l'attribuerions à la matière et à ses aveugles combinaisons ?

« Quel renversement de toutes les proportions ! Nous croirions à l'existence éternelle de cette matière, par ce qu'elle est présente à nos yeux, et nous ne voudrions pas admettre l'existence éternelle d'une intelligence; tandis que celle dont nous sommes doués devient la source de nos jugements, et le guide même de nos sens !

« Enfin, par quelle autre singularité n'accorderions-nous le sentiment et la conscience de l'intelligence, qu'à cette petite partie du tableau du monde, qui nous est représentée par les êtres animés? Ainsi, l'ensemble de la nature serait au-dessous de ses détails ; et si nulle âme, nul esprit n'animait l'univers, l'homme devrait nous paraître le dernier terme de la perfection.

« Cependant nous ne voyons en lui qu'une esquisse, une faible image de quelque chose de plus complet et de plus admirable ; nous apercevons qu'il est, pour ainsi dire, aux commencements de la pensée ; et tous ses soins, tous ses efforts, pour étendre l'empire de cette faculté, nous avertissent qu'il marche sans cesse vers un but dont il est toujours éloigné.

« Dans sa plus grande force, il a le sentiment de son impuissance; il s'étudie et ne peut se connaître; il fait quelques découvertes et il ne pénètre aucun secret ; il croit toucher à des vérités et il ne peut y atteindre ; il est arrivé dans le monde comme un sable jeté par les vents ; il n'a ni la conscience de son origine, ni la prévoyance de sa fin, il montre toute la timidité, toute la défiance d'un être protégé ; il est entraîné par instinct à élever au Ciel ses vœux et ses pensées ; et quand il n'est pas égaré par l'ivresse de ses raisonnements, il craint, il cherche, il adore un Dieu ; et il rejette avec effroi le rang présomptueux qu'une aveugle philosophie voudrait lui assigner dans l'ordre de la nature. »

***

Necker présente beaucoup d'autres arguments contre l'athéisme et le matérialisme: mais laissons aux intéressés le soin de les chercher dans son livre et de les réfuter, et passons à un autre ordre d'idées.

S'il était indifférent, pour la conduite de la vie et pour le bonheur des

individus et des peuples de croire à l'éternité de la matière ou à l'éternité de l'esprit, hypothèse pour hypothèse, cela ne tirerait pas à conséquence et ce ne serait pas la peine de s'y arrêter.

Mais il n'en est pas ainsi. « On n'a peut-être jamais observé d'une manière assez particulière tous les genres de bonheur qui seraient détruits, ou du moins sensiblement affaiblis, si l'on parvenait à propager cette décourageante doctrine », que Dieu n'existe pas, que la vie présente est le tout de l'homme, que son âme ne survit pas à son corps.

L'homme ne vit pas seulement de pain. Il n'est même pas uniquement une intelligence ; la connaissance ne suffit pas pour satisfaire ses aspirations, elle n'est même que l'accessoire de la vie.

L'homme est sensible, c'est-à-dire capable de jouir et de souffrir, et ce, indéfiniment. Il a besoin d'espérances et de consolations et, ses désirs dépassant les possibilités de jouir, même s'il ne souffrait pas, il ne trouverait pas sa satisfaction ici bas; il lui faut autre chose, plus loin et plus haut.

« Que les grandes idées de l'infini élèvent nos pensées et nos espérances, nous sommes moins affectés des peines et des ennuis qui sont semés sur notre passage ; mais si, en changeant de principes, une ténébreuse philosophie venait obscurcir notre perspective, notre attention se ramènerait tout entière sur les objets qui nous environnent, et nous découvririons alors trop distinctement le vide et l'illusion des satisfactions dont notre nature morale est susceptible.

Si l'âme ne survivait pas au corps, si l'on n'avait aucune espérance de retrouver jamais ceux que l'on a connus et qu'on regrette, je viendrais à vous, philosophes, et que me diriez-vous ?

« Cherche des distractions, porte ailleurs tes pensées ; un abîme sans fin « te sépare à jamais des objets de la tendresse ; et ces souvenirs, ces regrets, « qui te pénètrent de douleur, ne sont qu'une forme de végétation, un der- « nier jeu d'une matière organique. »

Hypothèse pour hypothèse, n'est-il pas non seulement plus consolant, mais plus rationnel de croire à l'au-delà ?

« Pourquoi serait-il contraire à la nature des choses que notre âme, une fois dépouillée de son enveloppe terrestre, s'instruisît, après la mort, de ce qu'elle est; et que, parvenant à connaître son rang dans l'ordre universel, elle aperçût en même temps des vérités qui paraissent aujourd'hui environnées d'un nuage ?

« Un feu pénétrant languit, longtemps ignoré, dans une pierre grossière et sans apparence ; cette pierre est frappée, et l'on en voit sortir une vive lumière ; c'est peut-être l'image de la partie spirituelle de nous-mêmes, au moment où la mort dégage notre âme des liens qui la tenaient prisonnière.

« Enfin, car dans une matière si obscure toutes les suppositions sont

admissibles, qui pourrait répondre que notre âme ne fût pas sur la terre dans un état d'enchantement, ou dans une sorte d'interruption de son existence ordinaire? Tout ce que nous voyons de l'univers est un assemblage de phénomènes incompréhensibles; et quand nous ne voulons trouver un dénouement à nos incertitudes qu'à l'aide des idées le plus près de notre intelligence, nous nous éloignons peut-être de la vérité, puisque, selon les apparences, c'est dans les profondeurs de l'infini qu'elle repose. »

***

Pourquoi donc les idées religieuses sont-elles si énergiquement combattues, puisqu'on ne peut rien mettre à leur place? Necker incline à croire que c'est par esprit de contradiction et pour se distinguer du commun des mortels.

« Si le dédain pour les idées religieuses ne formait pas un contraste piquant avec l'opinion générale, ceux qui font profession d'un pareil mépris ne tarderaient pas à adopter un autre sentiment ; ils ne faut qu'une attention superficielle au danger de leurs maximes, tant qu'ils se croient encore dans l'opposition : mais s'ils obtenaient jamais la majorité, n'ayant plus alors de lien d'amour-propre avec leurs principes, ils en reconnaîtraient l'inconvénient et se hâteraient de les proscrire. »

Ce peut être là une des raisons de l'athéisme, mais pas la seule ni même la principale. La question religieuse est surtout une question de boutique. C'est une affaire de concurrence entre prêtres et savants, se disputant la domination des esprits et l'exploitation des peuples.

Necker n'en a pas moins raison de dire que, si les athées obtenaient la majorité, ils changeraient de manière de voir. Ils feraient de l'athéisme une religion. C'est déjà presque fait sous le nom de *Socialisme*. Mais le genre humain ne gagnerait pas au change.

« S'il n'y avait point de Dieu, si ce monde, si l'univers entier n'était qu'une production des chances infinies ou la nature elle-même subsistant de toute éternité ; et si cette nature, aveugle dans son ensemble, et privée de conscience d'elle-même, n'avait en même temps aucun guide, aucun supérieur ; enfin, si tous ses mouvements étaient l'effet nécessaire d'une propriété cachée à jamais dans sa propre essence, une pensée terrible viendrait alarmer notre imagination.

« Nous n'aurions pas seulement à renoncer aux espérances qui font le charme de notre vie ; nous n'aurions pas seulement à considérer de près les sombres et tristes images de la mort et d'un éternel anéantissement ; ces affreuses perspectives ne seraient pas la fin de nos dangers, le dernier terme de notre épouvante.

« En effet, les révolutions d'une nature aveugle étant plus inconnues, plus

incalculables que les desseins d'un être intelligent, il serait impossible de découvrir sur quelle base repose, dans l'univers, la destinée des hommes ; il serait impossible de présager si, par quelqu'une des lois de cette impérieuse nature, les êtres intelligents et sensibles sont dévoués à périr irrévocablement, ou à revivre sous quelque autre forme ; s'ils doivent connaître une fois de nouveaux plaisirs ou souffrir un jour d'éternelles peines : la vie et la mort, le bonheur et le malheur peuvent appartenir indifféremment à une nature dont les mouvements ne sont dirigés par aucune intelligence, ne sont enchaînés par aucune idée morale, mais dépendent uniquement d'une propriété aveugle, qui nous est représentée par ce mot sourd et terrible, *la nécessité*.

« Ainsi, dans un pareil système, rien ne pourrait fixer notre opinion sur l'avenir ; rien ne pourrait nous garantir que les flammes dévorantes des astres de feu suspendus dans le firmament, ne fussent peuplées par des êtres susceptibles du sentiment du malheur ; rien ne pourrait nous garantir que la partie sensible de nous-mêmes, cédant à quelque force inconnue, ne fût à son tour entraînée dans ces lieux de douleurs et de lamentations.

« Enfin, et l'on ne peut prononcer sans frémissement de semblables paroles ! rien, non, rien ne pourrait nous garantir que, par l'une des lois ou des révolutions d'une aveugle nature, des tourments éternels ne devinssent notre cruel, notre épouvantable partage.

« Que vient-on donc nous dire, quand on prétend que l'athéisme nous affranchit de toute espèce de frayeur sur l'avenir ? Je n'en vois que là ; je n'en aperçois que dans ce lugubre système.

« Un Dieu, tel que mon cœur se le représente, encourage, adoucit tous mes sentiments ; je me dis : Il est beau, il est indulgent, il connaît notre faiblesse, il aime à rendre heureux ; et je vois arriver la mort sans épouvante, et souvent avec des espérances.

« Mais toutes les craintes, toutes les alarmes deviennent raisonnables si je vis sous l'unique empire d'une nature insensible, et dont les lois et les révolutions sont inconnues ; je cherche s'il est quelque moyen d'échapper à sa puissance, mais il n'en existe point. Je réfléchis s'il est possible de trouver quelque part de la compassion et de la beauté ; mais dans cette immense éternité que je considère encore, il n'y a plus d'intelligence première, il n'y a plus d'âme universelle ; une aveugle nature nous environne de partout et nous domine impérieusement.

« Je lui demande en vain ce qu'elle veut faire de moi ; elle est sourde à ma voix. Que dis-je, ce qu'elle veut ! elle n'a point de volonté ; elle n'a point de sentiment ; elle n'a point de pensée ; son guide à elle-même est la nécessité ; son maître, une force irrésistible, dont l'éternel mouvement est un éternel mystère. »

***

En résumé, on voit que les incrédules sont en réalité bien crédules, beaucoup plus que les croyants les plus déterminés. Ils admettent un bien plus grand nombre d'hypothèses que les fidéistes et ces hypothèses sont moins vraisemblables que les quelques principes qui forment la base de toutes les religions. Leur doctrine est donc moins scientifique.

Ce n'est pas tout. Elle est, de plus, dangereuse, décourageante, désespérante, nuisible au bonheur du genre humain. C'est bien le cas de dire avec Dante. Vous qui entrez dans le matérialisme et l'athéisme, laissez à la porte toute espérance.

Et pourtant l'espérance est absolument nécessaire à l'homme. Sans elle, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue; elle n'aurait ni but ni raison d'être.

Même actuellement nous vivons beaucoup plus dans l'avenir que dans le présent. Un vide, un abîme, un gouffre immense s'ouvrirait devant nous si la nature n'était pas plus forte que notre prétendue culture, si la conviction s'établissait que l'homme est le sommet de l'univers et que la vie, le sentiment, l'intelligence ne sont que des modifications transitoires de la matière.

De l'exposé qui précède, il ne suit pas que nous devions adopter tout le bloc religieux quel qu'il soit, spécialement le catholicisme ou même le protestantisme (celui de Necker).

La discussion a porté uniquement sur les principes fondamentaux, qui sont communs à toutes les religions : Dieu et l'âme humaine.

Il y a dans chacune des religions particulières des superstitions, c'est-à-dire des survivances, qui doivent être éliminées, et des superstructures, des dogmes arbitraires, qui ont poussé comme des plantes adventices dans le champ religieux, quand la culture en a été négligée, et qui doivent être arrachées.

C'est à ces réformes que devraient se dévouer les savants : instituer un examen sincère, impartial et une discussion loyale sur les diverses théories religieuses, afin d'en extraire ce qu'il y a de bon et de rejeter le mauvais.

Mais ils sont rares ceux qui portent leurs vues dans cette direction. Et ceux qui le font, comme les spirites, par exemple, sont considérés comme des insensés et sont un objet de risée pour les esprits forts, qui se disent incrédules et qui croient aux plus grossières absurdités.

ROUXEL.

Madame Annie Besant et les phénomènes psychiques

Intéressant rapprochement du Spiritisme et de la Théosophie

La Société Théosophique vient de publier deux ouvrages dont nous serons heureux de parler assez longuement à nos frères spirites. Ils appellent l'attention de nos frères théosophes sur l'importance capitale des phénomènes à la base de toute action spiritualiste, ce qui est le fait de la Société Théosophique « la Théosophie », dit Mme Annie Besant (1) « est une théorie spiritualiste du monde et non une théorie matérialiste ».

Ces deux ouvrages, aussi remarquables l'un que l'autre sont : 1° *Les Maîtres et l'œuvre théosophique* (2), dont nous allons nous occuper tout d'abord ; 2° une *Étude sur la Conscience* (3).

L'ouvrage sur les Maîtres est un recueil de conférences faites par Mme Annie Besant à Londres en 1907. L'une des plus caractéristiques est intitulée « La Place des phénomènes dans la Société Théosophique », et l'auteur le considère comme étant d'un puissant intérêt pour nos frères théosophes. Nous verrons qu'il l'est également pour nos frères spirites et psychistes et la remarquable étude de Mme Besant contribuera certainement à abattre des barrières qui subsistent encore entre les magnétiseurs, les spirites et les occultistes, barrières qui disparaîtront dans un avenir que nous souhaitons le plus prochain possible. L'un des buts de l'Universalisme est de travailler lentement et sans relâche à ce rapprochement fraternel et le mouvement universaliste compte, dans son comité d'honneur, les chefs, nous dirons plutôt les cœurs, de ces différents grands mouvements, notamment Mme Annie Besant, le Dr Encausse, Gabriel Delanne (4), Léon Denis, Édouard Schuré, le colonel de Rochas, etc.

Aussi nous ne saurions trop engager nos frères spirites à se fédérer et à cet égard la fédération doit être universelle. Les idées et les sentiments ne connaissent pas de frontières. Ce serait rétrécir le champ d'action, retarder le triomphe de l'idée que de faire des fédérations nationales, sans plus. On peut faire des fédérations nationales, comme sections de la fédération qui ne peut être, par son sens même, qu'universelle. La Société Universelle d'Études Psychiques l'a compris. Nous sommes persuadés que nos frères spi-

(1) *Les Maîtres et l'œuvre théosophique*, p. 225, p. 2.

(2) In-16 de 288 p., 3 francs.

(3) In-16, de 456 p., 3 fr. 50.

(4) Spécialement désigné en date du 6 novembre 1907 comme Président spirite et psychiste, *pour prévaloir les usurpations*. Confirmé par addition du 26 mars 1910, également aux statuts, comme organisateur de la Ligue fédérale « Fédération Spirite Internationale Universelle ».

rites feront de même. Et puisque nous entamons une étude théosophique aujourd'hui, considérons l'organisation très bien comprise de la Société théosophique, dans laquelle chaque nation ne représente qu'une section. Le centre de la Société Théosophique est aux Indes, à Adyar, parce que la Théosophie a pour mission de puiser dans les richesses initiatiques de ce merveilleux Orient pour venir réveiller l'intérêt occidental sur ces questions. Mais la Ligue ou la Fédération Spirite Universelle (1) devra se baser sur une organisation identique, en plaçant son centre à Paris, centre de l'Univers intellectuel terrestre.

Car la France a un rôle spécial. Une initiation plus profonde que toutes les autres sommeille en nos cœurs de Gaulois et de Celtes. C'est *Paris*, qui a été baptisé *par Isis*, à qui revient la direction morale de notre monde. Le spiritisme, le magnétisme, le psychisme, ont pour mission de réveiller la vieille âme gauloise et alors se réalisera la synthèse d'Orient et d'Occident dont l'Universalisme tisse le voile d'azur dans la vérité et dans l'amour.

Les fondateurs du mouvement théosophique l'ont compris, Mme Annie Besant cite une lettre de la fondatrice H.-P. Blavatsky : « Quoique vous puissiez dire, c'est sur mes phénomènes que la Société Théosophique fut fondée. Elle fut édifiée au moyen de mes phénomènes (2). »

Nous ne ferons cette fois qu'amorcer cette intéressante étude que nous nous plairons à continuer.

***

Le *Théâtre d'Idées* fondé par Mme Zlatof dans un but moralisateur a donné ses deuxième et troisième représentations. Il nous a présenté le féminisme tel qu'il est. Il s'agit maintenant de le dégager de cette nuance transitoire de guerre, de sexes, car il doit devenir harmonie, amour, bonheur. Nous aurons donc à revenir longuement sur ces questions, que nous critiquons d'ailleurs d'autre part.

Mais nous signalons dès maintenant la révélation d'un remarquable talent qu'il nous a été donné d'apprécier, le mardi 14 juin, à la salle Berlioz. Il s'agit du *Pardon*, pièce en vers de Mlle de Vesme. Sa valeur nous a tellement frappés que nous ne pourrions taire la grande satisfaction d'art que nous a fait goûter une Universaliste. Les vers sont à la fois solides, harmonieux et souples, comme le souffle qui les anime. Le *Pardon* a déjà été applaudi à Royan, il y a un an. C'est dire la précocité de l'auteur et tout l'espoir d'une superbe moisson, à réaliser sans grand effort. La pièce a été fort bien interprétée, devant une salle comble, par Mlle Adrienne Breitner,

(1) Voir les excellents statuts de M. Algol, décembre 1909.
(2) *Les Maîtres*, p. 122.

du Théâtre Réjane, par M. G. Brunière, surtout, du Théâtre Sarah-Bernhardt, dans le rôle de Méphistophélès, et par M. Alexandre Faran. La sincérité captivante des artistes nous a permis de goûter toutes les beautés du *Pardon*.

Le *Théâtre d'Idées* jouera par la suite une pièce en 5 actes, en vers, de M. Eugène Robillard. Cette pièce intitulée *Muse* est une sorte de philosophie mystique et très vivante de la *Louise* de Charpentier. Cette œuvre universaliste est vécue par un couple de cette jeunesse nouvelle qui réalisera nos espoirs présents.

PAUL NORD.

Le Congrès Universel de Bruxelles

Extrait de la Revue spirite belge (juin 1910).

Nos assises annuelles sont closes, elles revêtaient cette année un caractère tout spécial, par l'appel lancé à nos frères du dehors. Inutile d'ajouter que de toute part, aussi bien de la vieille Europe que du sein des Républiques Américaines, ce fut avec un empressement de bon augure, que l'on répondit à notre invitation cordiale. L'Allemagne, les États-Unis, l'Angleterre, le Danemark, la Russie, l'Italie, la Suède, les Pays-Bas, la Hongrie et surtout la France se sont rencontrés dans notre capitale, témoin d'une Exposition sans pareille, témoin aussi de nombre de Congrès de toute espèce.

C'était l'heure pour les Spirites belges de convoquer les associations spirites étrangères dans une pensée d'union, pour l'élaboration d'un travail destiné à la réaliser.

Et soit dit sans nous flatter, les Belges ont encore donné la preuve qu'ils étaient hommes d'œuvre et d'initiative.

A l'heure où nous constatons chez nous ces heureux effets de l'union, nous avons jugé utile et nécessaire de rapprocher les diverses familles spirites éparses sur notre globe et jusqu'ici isolées, dans le but de mieux se connaître, d'apprécier les méthodes d'études employées, de créer en même temps une force nouvelle capable de réaliser cette fraternité, cette solidarité universelle inscrite par le spiritisme sur son drapeau.

Pendant quatre jours, aux fêtes de la Pentecôte, les hommes d'œuvre se sont assemblés en des tournois pacifiques où les paroles éloquentes qui soulèvent les masses, rivalisaient avec les conseils de sagesse, de prudence, les données pratiques sur le but poursuivi.

Et ce fut un grand succès.

Dès le samedi, dans la grande salle brillamment ornée de la Brasserie

flamande, nous rencontrons, nous prenons bord près de ces frères hier inconnus, aux noms parfois étranges, aujourd'hui échangeant une fraternelle étreinte heureux de se rencontrer dans ce Bruxelles qu'on a appelé le Carrefour des Nations.

Nous voyons parmi les Français, à côté des Léon Denis, des Durville, des Jounet MM. Chartier, Chevreuil, Thureau, Dubois de Montreynaud, Pillaud, Beziat, etc.

L'Angleterre nous présente MM. Hanson, Taylor, Guvinn, M. John Shipley du Light. L'Allemagne avait deux délégués, M. Brinkeman et Freudenberg, la Suisse était représentée par M. Pauchard de Genève.

L'élément féminin avait une place d'honneur : Mme la princesse Karadja (Suisse), Mme de Bezobrazow (France), Mme Speransky (Russie), Mme De Koning (Pays-Bas), Mme Nording (Danemark), Mmes Harris et Cadwallader (États-Unis) donnèrent à nos assises une allure vraiment mondiale.

D'autre part, à la séance solennelle d'ouverture, les spirites des diverses sections belges avaient envoyé des délégations importantes.

Jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur le programme très copieux et consciencieusement rempli.

Outre la réception-raout du samedi, nous avons eu deux séances solennelles, ouverture et clôture, six grosses séances de sections, quatre grandes conférences, six séances médianimiques.

***

Le dimanche à 11 heures, M. le Chevalier le Clément de Saint-Marcq, entouré de son comité, des délégués des nations, prononce le discours inaugural, il salue chaque groupement représenté et trace en traits grandioses le but poursuivi et la marche des travaux qui vont s'exécuter.

Nous voyons ensuite Léon Denis se lever et dans une improvisation magique montrer la situation du spiritisme moderne et faire entrevoir ses destinées glorieuses.

Tour à tour, à sa suite, nos frères étrangers remercient et saluent la Belgique hospitalière.

Le soir, nous entendons M. Victor Chartier, secrétaire de la Société française d'étude de phénomènes psychiques. Parole claire, élégante, qu'accompagnent des tableaux lumineux qui donnent la force probante.

Le lendemain soir, nous aurons M. Durville père qui nous parlera de ses expériences concluantes sur le fantôme des vivants. Nous reviendrons plus tard sur la belle expérience à laquelle nous avons assisté dans l'intimité.

Le mardi après-midi, c'est l'infatigable apôtre Léon Denis qui occupe à nouveau la tribune pour nous parler, en traits de feu, du spiritisme et de la mission du siècle présent.

Disons en passant qu'en dépit de la grande attraction de l'Exposition, nous eûmes des auditoires nombreux qui applaudirent chaleureusement les orateurs cités.

Nous ne saurions résumer ici le travail énorme des sections le matin du lundi, du mardi. Disons qu'il fut résumé dans la séance de clôture que présida le Secrétaire Général, M. le Clément, M. Fraikin étant forcés de s'absenter.

La section de propagande fit voter le vœu d'une fédération spirite universelle avec Congrès dans trois ans à Genève.

Le Bureau permanent reste fixé provisoirement en Belgique, le Comité national assure les frais et l'organisation.

On vota encore l'échange régulier des organes de la presse spirite de de chaque pays et l'établissement des correspondants de pays à pays pour chaque revue. On décida enfin la création d'un insigne universel.

La section des sciences par l'organe de M. Gobert émet des vœux pour l'étude de la photographie.

A la section de perfectionnement ce fut avec émerveillement que l'on entendit le rapport de l'École psychique de Douai.

Les études de M. le président le Clément, de M. Barhon ont préconisé les mesures les plus radicales pour le contrôle contre la fraude et les moyens pour assurer à nos groupes de bons médiums.

L'espace nous manque pour signaler les études caractéristiques et fouillées de MM. Jounet, Dubois, de Montreynaud et Thureau.

Le mois prochain, tous nos spirites auront, je l'espère, le compte rendu détaillé des travaux élaborés pendant des semaines et des mois, produits et lus dans les réunions trop courtes hélas ! du Congrès. Chacun pourra se faire alors une idée assez exacte de la portée immense, de la répercussion qu'il aura sur nos résolutions et travaux futurs.

Nous terminons en disant un mot des séances du soir. Peters fut admirable, Miss Harris de Colombus (Ohio) obtint également gros succès.

L'an prochain à Charleroi, à l'occasion de l'Exposition de 1911, nous avons la quasi promesse de Léon Denis d'être des nôtres.

Le Spiritisme d'Allan Kardec

Par Louis PUTHOD (1)

Ce livre est un effort pour les non-initiés.

La doctrine spirite ne pénètre que très lentement les masses, son influence sur les institutions humaines est demeurée jusqu'ici à peu près nulle, la

(1) 1re édition. Prix 2 fr. 50, franco : France 2 fr. 75 ; étranger 3 francs. Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, 42, à Paris.

foule n'en a pas reçu la lumière, quelques individualités, quelques groupes isolés dans chaque pays en ont bénéficié dans une certaine mesure ; mais la Société en général est restée étrangère, indifférente au mouvement d'émancipation donné par notre cher maître Allan Kardec.

Les philosophes de l'antiquité n'ont jamais cherché la vulgarisation de leur enseignement ; ils ont réservé à leurs adeptes les vérités que leurs méditations et leur labeur ont extraites du chaos universel ; ils ont toujours redouté de voir ces vérités déformées par l'ignorance des peuples, de les voir faussées dans leur application, de les voir exposées au ridicule et au mépris d'êtres trop inférieurs pour les comprendre, trop inférieurs pour en saisir le souffle de régénération, de développement et d'épanouissement pour l'être.

Jésus-Christ cependant, le divin semeur, apporta sa semence à la foule des humbles, au peuple sans culture, à l'individu n'ayant que son cœur pour souffrir, à l'enfant jeté sans éducation dans la crasse de l'ornière.

Or, la méthode de Jésus-Christ doit être aussi intelligente et aussi vraie que l'était le divin missionnaire, sa méthode est nécessairement la plus efficace, la plus productive. Dans le peuple, combien d'intelligences et de cœurs ne sont-ils pas accessibles à la vérité, sans le secours des grandes études. Dans le peuple, combien d'intelligences et de cœurs ne sont-ils pas portés à l'étude patiente, à l'observation de la vie des âmes.

La vérité d'ailleurs, quand elle est réellement la vérité, ne peut jamais nuire, ni aux savants, ni aux ignorants. La vérité soutient la vie des mondes et des individus, son domaine est infini, toutes les limites qu'on lui oppose sont des prévarications.

Si une vérité paraît produire un mal pour les hommes, c'est qu'elle n'a pas été entièrement pénétrée, c'est qu'elle est adéquate à d'autres vérités encore cachées, c'est que l'esprit humain, borné par trop de préjugés, la comprend mal.

Mais ce n'est pas aux préjugés à corriger la vérité, ces vils instruments de ténèbres et de tortures doivent se briser, si anciens et si préconisés qu'ils soient, sous le vrai jour, sous le contact béni de la vérité.

Le volume que nous présentons au public, le plus possible au public non initié, *Le Spiritisme d'Allan Kardec* comprend quatre parties :

1° Notes vécues, tendant à démontrer l'utilité pratique de la science spirite dans l'existence ;

2° Biographie abrégée d'Allan Kardec ;

3° Résumé de la doctrine d'Allan Kardec avec un exposé succinct des phénomènes spirites ;

4° Effets de l'enseignement spirite depuis Allan Kardec.

La destinée est un ensemble de mystères. Le Karma y tient sans doute

une place importante. Elle est une conséquence et une prévision. Elle prépare les événements futurs ; elle prépare l'évolution de l'être.

Mais s'il faut prendre pour elle même la vie actuelle, la vie de chaque individu est influencée, déterminée par les êtres qui l'entourent, par les milieux dans lesquels il naît ou se développe, par la famille, la société, par les vivants et par les Esprits désincarnés.

L'action des Invisibles dans la vie de tout homme et de toute femme est incessante ; elle décide le plus souvent du succès ou de la perte de cette vie. Puisque nous naissons, puisque l'existence présente nous est imposée par des forces irréductibles, c'est pour tirer de cette existence tout le profit qu'elle est susceptible de produire, c'est pour réussir.

Or pour réussir dans la vie il faut deux choses :

La *Lumière* et la *Volonté*.

On a beaucoup écrit sur la puissance de la volonté dans toutes les affaires et toutes les phases de la vie, et l'action de la volonté ne peut être mise en doute, à condition toutefois qu'elle soit éclairée.

Celui qui travaille dans une ornière, qui s'acharne à un but irréalisable ou décevant, ne tirera que confusion de ses efforts de volonté.

La science des Esprits apporte une parcelle de lumière dans l'existence de chaque individu ; elle est un des facteurs les plus nécessaires pour réussir. La science des Esprits révélera à tous ceux qui prennent la peine de l'étudier quelle est leur raison de vivre, dans quel sens ils doivent travailler, à quel but ils doivent consacrer leur force de volonté. Cette science développera chez ses adeptes le libre arbitre. Ils verront que, s'il leur est profitable de suivre les conseils de leurs guides, ils doivent analyser et juger ces conseils; ils verront les embûches qui leur sont tendues par des Esprits hostiles; ils constateront l'action que les Invisibles exercent non seulement sur eux-mêmes, mais à leur sujet sur les autres. Problème grave et douloureux, qui éloigne du spiritisme un grand nombre d'âmes. Combien de gens, se voyant suivis et devancés partout par des Esprits obsesseurs, voyant le soupçon semé à leur sujet dans la société, voyant les affaires les mieux conçues et les mieux menées échouer par l'influence pernicieuse des Esprits dans telles parties des affaires, voyant leurs affections et leurs biens se perdre, voyant leurs efforts vains et leurs travaux sans résultat, se détournent des études spirites et croient trouver l'immunité dans l'ignorance.

L'ouvrage de M. Puthod est d'une saveur originale ; en voici quelques passages :

« Les milliards d'Esprits qui peuplent le plan terrestre et qui se mêlent des affaires humaines sans en être requis sont en grande majorité des Esprits inférieurs, qui ont gardé les imperfections de la chair, la rancune, la vengeance, l'envie, la malveillance, et généralement les plus bas instincts. Ils

se livrent aux machinations les plus noires, passent leur temps à nuire, à se moquer, à mystifier les humains, à s'amuser à leurs dépens, à leur faire les plus grands maux.

« Des esprits criminels s'attachent à la ruine, aux supplices de certaines personnes, perdent leur réputation comme leurs biens, les accablent de maladies, détournent leurs amis, les livrent à toutes les horreurs de la destinée, quelles que soient l'innocence et l'honnêteté de leurs victimes.

« Les Esprits malfaisants sont la plaie la plus maligne de l'humanité.

« Combien d'initiés aux phénomènes spirites, après avoir constaté les mensonges, les fraudes, les duperies, les crimes des Esprits, abandonnent la doctrine et croient retrouver l'immunité en niant ou en ignorant l'existence des Invisibles. Erreur profonde : que vous les ignoriez ou non, les Esprits n'en agissent pas moins en vous et contre vous.

« Nier leur existence ne vous mettra pas à l'abri de leurs maléfices. Ils vous procureront des ennemis ; ils déchaîneront sur vous les soupçons, les accusations mensongères ; ils répandront sur votre personne un fluide pernicieux, qui ne permettra pas l'approche des bons Esprits ; ils vous priveront ainsi de tout secours, saccageront vos biens, abîmeront votre honneur, pendant que vous soutiendrez que tout finit avec le corps ou que les Esprits n'ont plus rien de commun avec la terre.

« Allan Kardec décrit longuement les infortunes, les embarras que procurent aux hommes les Esprits malfaisants ; mais pour prévenir ces infortunes, pour éviter tant de malheurs imputés généralement au destin, il recommande l'étude du spiritisme, la fréquentation habituelle des Esprits, afin de profiter de la protection des bons et d'apprendre à se soustraire aux malins.

« Les motifs de l'obsession, dit Allan Kardec, varient selon le caractère de l'Esprit obsesseur : c'est quelquefois une vengeance qu'il exerce sur un individu dont il a eu à se plaindre pendant sa vie ; souvent aussi il n'a d'autre raison que le désir de faire le mal ; comme il souffre, il veut faire souffrir les autres ; il trouve une sorte de jouissance à les tourmenter.

« Si décevante que soit l'humanité, elle est le milieu dans lequel nous sommes obligés de vivre. Pour édifier sa fortune, pour tirer parti de la vie, la première condition est de connaître cette humanité : malheur à celui qui veut la fuir ou l'ignorer, sous prétexte qu'elle n'est pas parfaite : il est sûr de mourir sa victime.

« Je ne sais en tout temps quelle injuste puissance
« Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence,

dit un poète français.

« Cette injuste puissance est celle des Esprits.

« Pour la conjurer et pour la vaincre il faut l'étudier, il faut la connaître.

« Par le spiritisme, l'homme s'instruit, s'arme, progresse et fait progresser l'humanité.

« Par l'étude, par l'élévation et l'épuration de leurs sentiments, par la philosophie qui émane des connaissances spirites, l'homme et la femme trouveront des guides bons et clairvoyants, qui les préserveront des malins, qui les combleront de grâces et de succès.

« Les Esprits agissent sur leurs protégés par la communication des pensées, souvent aussi par une action extérieure à la volonté et à la connaissance de leurs sujets. Ils arrangent telles affaires qui, en apparence, ne concernent pas la personne dont ils s'occupent, mais qui décideront de ses voies et de son avenir.

« Ils feront permuter un officier, déplacer un fonctionnaire, avancer un employé, changer de voie un professeur, expatrier un commerçant, renvoyer un domestique pour placer un protégé, pour marier une protégée.

« Ils se mêlent à tous les incidents journaliers, à tous les événements de la vie : rien n'échappe à leur investigation. Ils peuvent s'introduire partout ; ils peuvent tout savoir et cette facilité de tout connaître leur donne un avantage infini sur les hommes, les met en mesure d'agir et de conquérir ce que les hommes ne pourraient obtenir par leurs seuls moyens.

« Un homme guidé et servi par de bons Esprits peut obtenir toutes les faveurs de la vie. »

Sur cette dernière citation, nous renvoyons le lecteur au livre lui-même, espérant qu'il y trouvera de la lumière, des voies le conduisant sur le terrain ensoleillé de sa vocation, de sa vraie destinée, qui doit être heureuse. Des esprits élevés viendront à son chevet et lui ouvriront des horizons dont il ignorait la paix, les perspectives dorées (1).

Congrès International de Psychologie expérimentale

PARIS du 15 au 20 novembre 1910.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale* a pour but d'étudier tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet de leur action, ne semblent pas pouvoir s'expliquer entièrement par les lois et les forces de la nature déjà connues.

(1) M. Puthod, l'auteur de cet ouvrage, dont la 1re édition a été publiée à Lausanne en 1908, nous promet un prochain article dans lequel il relèvera l'accord qui existe entre le spiritisme d'Allan Kardec et la nature, et montrera que la vie dans l'univers peut réaliser en bien tout ce que nous appelons « illusions ».

Parmi les nombreux savants qui composent le comité de patronage, nous citerons : MM. *E. Boirac*, recteur de l'Académie de Dijon ; *Jules Bois*, homme de lettres (Paris) ; Professeur *Enrico Morselli*, directeur de la clinique des maladies nerveuses et mentales de l'Université de Gênes ; *Van der Naillen*, président of the School of Engineering (San-Francisco) ; Colonel *Albert de Rochas*, ancien administrateur de l'École Polytechnique (Grenoble) ; Dr Freiherr, von *Schrenk Notzing* (Munich) ; *Édouard Perrier*, directeur du muséum (Paris) ; Dr *Julien Ochorowicz*, ancien professeur à l'Université de Lemberg (Autriche) ; etc., M. *G Fabius de Champville*, président de la Société Magnétique de France et président du Congrès.

Le Comité d'organisation est ainsi constitué :

Première Commission. — Président : Dr *Desjardin de Régla*, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; Dr *Albert Charpentier* ; *J. Brieu*, rédacteur au « Mercure de France » ; *Chartier* ; rédacteur en chef de la « Tribune psychique » : Secrétaire : M. *Tisserand*.

2e *Commission.* — Président : Dr *Moutin*, co-directeur de l'École pratique de Magnétisme, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; *Marcel Mangin*, rédacteur aux « Annales des Sciences psychiques » ; Dr *Richet*, professeur à l'École pratique de Magnétisme, vice-président de la Société Magnétique de France ; *Emile Magnin*, professeur à l'École pratique de Magnétisme ; *Ed. Duchatel*, secrétaire ; *Henri Durville fils*, secrétaire de la Société Magnétique de France.

3e *Commission.* — Président : M. *Guillaume de Fontenay*, *Gabriel Delanne*, président de la Société française d'étude des Phénomènes psychiques, directeur de la « Revue scientifique et morale du Spiritisme » : *César de Vesme*. secrétaire de la Société universelle d'Études psychiques, rédacteur en chef des « Annales des Sciences psychiques » ; *Ch. d'Orino* ; *Démétrio de Tolédo*, directeur de « Révista internacional do Spiritualismo scientifio ; Secrétaire : M. *Gaston Durville*, interne des hospices.

4e *Commission.* — Président : M. *G. Fabius de Champville*, rédacteur en chef du « Journal du Magnétisme » ; *Ch. Blech*, secrétaire général de la Société Théosophique ; Dr *Encausse* (*Papus*), directeur de l'École hermétique et du Journal « L'Initiation » ; *Charles Lancelin* de la Société des Auteurs dramatiques ; *L. Chevreuil*, président de la Société d'Expérimentation psychique ; Secrétaire : M. *Lefranc*.

5e *Commission.* — Président : *Pierre Piobb* (*comte Vincenti*), président de la Société des Sciences anciennes ; *Henri Mager*, délégué au Conseil supérieur des Colonies ; Dr *Vergnes* ; *Ch. Barlet* ; *Julevno* ; Secrétaire : M. *Bonnet*, Secrétaire général et trésorier : M. *Henri Durville fils*, secrétaire de la Société Magnétique de France.

I. — RÈGLEMENT DU CONGRÈS

ARTICLE PREMIER. — Le Congrès est organisé par la Société Magnétique de France.

ART. 2. — Il se réunira à Paris du 15 au 20 novembre (le lieu de réunion sera indiqué ultérieurement).

ART. 3. — Le Congrès se composera :

1° D'une séance d'ouverture ;

2° De séances en nombre encore indéterminé, consacrées à la lecture des rapports, aux communications et discussions, de séances de commissions et de séances plénières ;

3° De concours, de conférences, de fêtes s'il y a lieu, organisées d'accord avec le bureau.

ART. 4. — Seront membres du Congrès, tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à 15 francs. Les membres du Congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

ART. 5. — L'organisation du Congrès est confiée à cinq commissions de six membres qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les *Phénomènes psychiques universellement admis* : Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Écriture automatique, Dédoublement de la personnalité).

Quatre autres commissions étudieront les *Phénomènes phychiques non universellement admis* :

La deuxième étudiera les Forces inconnues émanant d'un Être animé agissant ou semblant agir sur un Être animé. (Action de l'homme sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, étude de la radiation humaine dans ses propriétés biologiques, développement de la force magnétique.)

La troisième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Être animé agissant ou semblant agir sur les Corps bruts. (Extériorisation de la motricité, mouvements de tables, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc.)

La quatrième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Être animé agissant ou semblant agir sur un Être animé à grande distance. (Dédoublement du corps humain, transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, double vue, etc.)

Enfin la cinquième commission étudiera les Forces inconnues émanant

des Corps bruts, agissant ou semblant agir sur un Être animé. (Action des courants atmosphériques et souterrains, des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances diverses (homéopathie), des médicaments à distance, etc.)

ART. 6. — Chaque commission mettra à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers. Les travaux et rapports devront parvenir avant le 1er novembre au secrétariat général qui en fera la répartition aux commissions. Celles-ci seront seules juges de la mise en discussion et des conclusions à prendre. Les commissions sont souveraines dans la direction de leurs travaux. Leurs conclusions, quelles qu'elles soient, ne peuvent engager qu'elles-mêmes.

Dans les réunions plénières, seuls les travaux, rapports ou questions que les commissions auraient examiné au préalable et pris en considération, seront présentés et discutés s'il y a lieu.

ART. 7. — Toutes les correspondances, communications et fonds, devront être adressés au secrétariat de la Société Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. *Henri Durville fils*, Secrétaire général et Trésorier du Congrès.

II. — **Travaux du Congrès.**

PREMIÈRE COMMISSION

Quel est le rôle de la Suggestion dans les phénomènes de l'Hypnose ?

DEUXIÈME COMMISSION

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur l'homme sain ou malade.

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur les animaux, les végétaux et les micro-organismes.

Méthodes de développement de la Force magnétique.

Ce qu'il faut penser des dangers que présenteraient le Magnétisme et l'Hypnotisme au point de vue social.

TROISIÈME COMMISSION

Examen des moyens à employer pour contrôler plus objectivement et d'une façon moins empirique les déplacements ou transports médiumniques d'objets sans nuire aux conditions spéciales dans lesquelles se produisent ces phénomènes.

Effet des diverses lumières sur la production des phénomènes physiques de la médiumnité. — Est-il possible d'atténuer l'action nuisible de la lumière? Moyens à employer pour y parvenir.

Reconstitution et Examen des appareils imaginés par Hare, W. Crookes Faraday, Alrutz, etc., pour contrôler scientifiquement la Lévitation des tables et autres objets.

Reconstitution et Examen d'appareils du genre de ceux imaginés par Du Bois-Reymond, de Puyfontaine, l'abbé Fortin, Thore, Lafontaine, Baraduc, etc., pour étudier les Forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière. — Appareils nouveaux.

QUATRIÈME COMMISSION

Étude du Dédoublement expérimental du Corps humain. — Divers procédés au moyen desquels on peut arriver à sa production. — Moyens de contrôler objectivement les phénomènes.

Étude du Dédoublement spontané du Corps humain. — Enquête sur les faits bien prouvés de Dédoublement spontané : 1° A l'état de veille (chez les malades, les mourants, etc.) ; 2° A l'état de sommeil (certains rêves sont-ils dus à un dédoublement ?).

Examen des méthodes à employer pour le développement de la Faculté de Vision et de Lecture sans le secours des yeux.

Examen des méthodes à employer pour le développement de la Transmission de Pensée. — Subsidiairement, recherche des fraudes et trucs de scène concernant ce phénomène.

CINQUIÈME COMMISSION

La Baguette de coudrier réagit-elle sous l'action des cours d'eau souterrains ou sous l'action des failles, qu'elles soient ou ne soient pas remplies d'eau ?

Étude du déterminisme cosmique des Faits psychiques et en particulier de la corrélation entre la hauteur du soleil sur l'horizon (selon l'heure et la saison) et les phénomènes du Magnétisme animal et du Psychisme.

Influence de la Lune sur la génération et la naissance.

CONCOURS

CONCOURS DE BAGUETTISANTS

Douze boîtes en bois exactement semblables ont été placées en ligne à une certaine distance l'une de l'autre, et dans l'une d'elles a été mis un morceau de métal pur, pris parmi dix métaux déterminés par le jury : 1° Dire quelle est celle des douze boîtes qui contient le morceau de métal ; 2° Dire quel est ce métal ; 3° Dire quel est le poids du métal.

L'Entente Spiritualiste par la prière

Pensées à méditer chaque jour.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé (saint Marc)

***

Vous prieriez davantage si vous saviez quelle riche bénédiction spirituelle la prière apporte.

Souvent la pétition inarticulée, qui ne paraît pas avoir été entendue, apporte à l'âme qui prie d'abondantes bénédictions.

C'est de l'âme qui vit en fréquente communion avec nous que nous pouvons le mieux approcher (Imperator. Enseignements spiritualistes. W Stainton Moses).

***

Pour vous-mêmes vous devez demander l'aide d'en haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie.

Vous devez demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien ; d'instruire les ignorants ; de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Appelez vos protecteurs par la prière comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, pas l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Priez aussi pour remercier les intelligences supérieures qui vous protègent.

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler c'est prier (Conseils des Invisibles).

*

Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier (Victor Hugo).

***

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde (Pensée de Jésus. M.C.).

***

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles (saint Matthieu).

La prière en commun a une action plus puissante quand tous ceux qui prient s'associent de cœur à une même pensée et ont un même but (A. Kardec).

***

Orare, Laborare.

(Prier, c'est travailler, c'est lutter, c'est souffrir.)

Frères et sœurs de l'espace, frères et sœurs de la terre, unissons-nous dans une commune et vibrante pensée pour prier pour tous nos bien-aimés, pour tous ceux à qui nous rattache un lien d'affection, de sympathie ou de reconnaissance, pour tous ceux qui souffrent, qui luttent et qui travaillent du corps ou de l'esprit, pour les bons et les méchants, pour tous nos frères sans exception.

Demandons, pour tous en même temps que pour nous, au Père qui est dans les cieux, le pain quotidien du corps, le pain de l'esprit et le pain de l'âme qui donnent la force et la volonté de supporter l'épreuve, de résister au mal et d'accomplir tous ses devoirs.

Enfin, joignons-nous, dans un même élan d'amour, aux esprits supérieurs, à nos guides et à tous les bons esprits pour élever nos âmes vers l'Éternel, le glorifier dans son œuvre, et préparer parmi nous le règne de sa Justice et de sa Bonté infinies.

***

Pensée du mois (du 15 juillet au 14 août).

Selon que tu as semé le bien en toi-même, en d'autres et en dehors de toi, tu appartiendras à la société de ceux qui, comme toi, ont semé le bien en eux-mêmes et en dehors d'eux ; tu jouiras de l'amitié de ceux auxquels tu as ressemblé dans leur manière de semer le bien (Lavater).

*
* *

L'avant-dernier paragraphe (Orare, Laborare) n'est qu'un MEMENTO *excluant toute formule de prière. Il ne changera pas.*

Le dernier paragraphe (Pensée du mois) sera renouvelé tous les mois.

Ces deux paragraphes pourront être médités :

Le matin, vers 8 heures, le soir, vers 7 heures
ou à 2 h. après-midi / *ou à 9 h. du soir* } *correspondant en Amérique à* { *9 h. 1/2 matin.* / *4 1/2 soir.*
Le dimanche, aux heures adoptées par tous les chrétiens sincères.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Nous extrayons des *Psychische Studien ;* revue de juin, le fait suivant :

A la date du 10 avril dernier, le correspondant bruxellois du *Tageblatt berlinois* adressait à son journal, le compte rendu extrait du journal belge : *Psychiatrie*, d'une histoire très curieuse de maison hantée, intitulée : *Le Spectre de Coïmbre.*

Les incidents de cette intéressante relation se seraient déroulés, paraît-il, dans la ville portugaise de ce nom et les principaux témoins et acteurs furent un jeune juriste : M. Homem Christo, sa femme Bernadette, ainsi qu'un de leurs amis intimes, M. Gomez Poredez, stagiaire magistrat. M. Christo, désireux de complaire à sa femme, avait loué une très jolie villa, admirablement orientée dans la campagne voisine, et pourvue de tout le confort moderne. Aussi bien fit-il toute diligence pour s'y installer, s'estimant très heureux d'avoir ménagé cette agréable surprise à sa chère épouse.

Mais M. Christo ne devait pas tarder à revenir de son illusion première, à en juger des faits dont il fut témoin peu après son installation. En effet, chaque nuit Mme Bernadette, pendant que son mari savourait à poings fermés l'influence réparatrice d'un sommeil de juste, assistait pleine d'effroi, à des événements qui se déroulaient dans la pièce qu'ils occupaient et qui la convainquirent que la maison devait être un lieu de rendez-vous pour un groupe de mauvais plaisants invisibles. Elle entendait très distinctement des inconnus ouvrant et fermant les portes ; des coups frappés sur les fenêtres, le plancher craquant sous les pas d'allants et venants. Elle perçut même

des éclats de rire, des cris, des soupirs, des chuchotements, des gémissements articulés sur des diapasons variés. La jeune femme n'osa toutefois confier à son mari les incidents troublants et si singuliers qui avaient cours la nuit, voyant que celui-ci goûtait avec tant de quiétude un sommeil parfait ; d'autant plus que, par ailleurs, les domestiques n'avaient fait aucune allusion à ces faits, ce qui l'incita à croire qu'elle seule devait être la victime d'une mauvaise ambiance ou le jouet d'hallucinations.

Or, il arriva que sur ces entrefaites M. Gomez, leur ami, vint les surprendre et à cette occasion l'on pendit la crémaillère. L'on s'attarda longuement à table après le repas du soir, jusque vers 1 heure du matin. A ce moment les jeunes époux et leur ami se retirèrent dans leurs chambres respectives. M. Gomez posa sa bougie, se dévêtit et se coucha ; mais quelle ne fut pas sa frayeur, aussitôt après l'extinction de la lumière, d'entendre subitement résonner d'étranges rumeurs autour de lui : des coups précipités heurtaient les vitres, le parquet craquait sous des pas rapides, les tentures étaient violemment agitées, paraissant prêtes à céder sous l'effort qui les secouait.

Gomez bondit vers la fenêtre qu'il ouvrit précipitamment... mais il ne vit personne et le calme parfait régnait au dehors. Se penchant dans la direction du jardin, il jeta plusieurs appels qui restèrent sans écho également. Ayant rallumé la bougie il procéda à une visite minutieuse de toute la chambre qu'il occupait et dont la porte avait été fermée par lui et ne trouva rien de suspect ou d'anormal ; tout était en ordre et en place. Pourtant, aussitôt la bougie soufflée, les mêmes bruits se reproduisirent avec une intensité croissante. C'est ainsi qu'alternativement Gomez put se rendre compte et vérifier ce fait particulier que la lumière était facteur d'un silence complet, alors que, par contre, l'obscurité engendrait la répétition des bruits insolites qui l'avaient tenu en haleine depuis son entrée dans la pièce.

Désireux de ne pas troubler inutilement le sommeil de ses amis, il résolut de remettre au lendemain matin la narration de cette extraordinaire aventure nocturne.

En entendant le récit, Mme Bernadette avoua, à son tour, les vives émotions et les pénibles tourmentes qui l'avaient accablée les nuits précédentes.

L'on se concerta et, en gens avisés, ils arrêtèrent un plan d'entente qui leur permettrait, espéraient-ils, de découvrir la trace des méchants farceurs qui les importunaient par d'aussi singulières manifestations, et, à cette fin, ils s'adjoignirent le concours de trois policiers peu disposés à croire à la réalité des revenants.

Avant la tombée de la nuit tous les coins et recoins de l'habitation furent l'objet d'une visite méticuleuse, les portes et fenêtres furent particulièrement vérifiées. Cette visite domiciliaire établit que rien de suspect ou d'anormal n'existait à ce moment-là. C'est alors que furent prises les dispositions de

surveillance : l'un des policiers fut posté à l'entrée donnant accès à la villa, sur le bord du chemin ; les deux autres agents s'installèrent séparément dans d'autres pièces de la maison, pendant que M. Christo se réserva la fonction de surveiller, de l'intérieur du corridor, la porte d'entrée. La maison était plongée dans le silence le plus complet, lorsque sur un signal de convention toutes les lampes furent éteintes à la fois. Mais aussitôt, et sans transition, les bruits les plus variés envahirent simultanément tout l'intérieur de la villa. Entendant des coups violents marteler la porte d'entrée, M. Christo ouvrit précipitamment celle-ci. Ne voyant personne, il se pencha au dehors ; mais il fut repoussé et la porte se referma brusquement sur lui, pendant que la clef tourna automatiquement dans la serrure pour en compléter la fermeture, sans qu'aucun indice pût être relevé et donner l'explication d'une intervention quelconque de la part d'un être visible. Le policier posté à l'extérieur, sur la route, n'avait rien vu ni entendu de particulier de cette première scène, malgré sa vigilance très étroite. Les ténèbres furent faites à nouveau et aussitôt le même vacarme reprit, mais avec plus d'ampleur encore. Très énervé, M. Cristo fit prendre une allumette dont la flamme fut éteinte séance tenante, pendant qu'il entendit très distinctement un éclat de rire ironique retentir tout près de lui et qu'en même temps une douleur violente à la joue le cinglait sous la forme d'une formidable gifle, celle-ci lui laissant l'impression rapide d'un contact de doigts crochus cherchant à arracher l'épiderme de la joue. Les recherches immédiates entreprises pour découvrir, dans le voisinage, l'auteur d'une aussi odieuse agression ne donnèrent aucun résultat, et lorsqu'en poursuivant la chasse des malandrins, l'on pénétra, la lampe haute, dans l'une des pièces obscures où l'un des policiers avait été placé, l'on vit que ce malheureux, blême de frayeur, portait furieusement de violents coups de sabre autour de lui. Les meubles, les glaces étaient en morceaux, et le malheureux, grelottant de terreur, avait failli devenir fou, en se voyant subitement assailli, disait-il, par une troupe de revenants notoirement malintentionnés à son égard.

C'en était assez pour ne pas s'éterniser davantage dans la villa hantée, et il y avait de quoi, en effet, pour décider les occupants à fuir en toute hâte et chercher un abri dans un hôtel de la ville, où il leur fut donné de calmer leur légitime émotion et leurs nerfs tant mis à l'épreuve. L'authenticité de ces faits est établie ; mais rien jusqu'à présent n'a pu en fournir l'explication, ou mettre sur la voie d'une solution de cette étrange énigme.

P. H.

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

La Philosophie occulte de Henr. Corn. Agrippa, Conseiller et Historiographe de l'Empereur Charles V. Divisée en trois Livres, et traduite du Latin. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée du quatrième livre et de divers autres traités. Précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre d'Agrippa et ornée d'un portrait inédit de l'Auteur.

La Biographie d'Agrippa a été écrite un peu par tous les faiseurs de dictionnaires et elle correspond à l'idée qu'un profane se fait d'un initié. Agrippa est en général représenté comme un charlatan qui serait en même temps un homme de génie. Secrétaire de Maximilien, officier, puis médecin, kabbaliste et astrologue, Agrippa eut le tort impardonnable de ne jamais cacher la Vérité aux grands Personnages. Sommé de faire l'Horoscope de Louise de Savoie, mère de François Ier, il dit franchement à la grande Dame que son Thème généthliatique lui annonçait plus de tribulations que de grandes joies. Comme il était aussi franc avec les « Savants Officiels » de l'Époque, on devine que les Prisons s'ouvrirent aussi souvent que les Palais devant le kabbaliste.

Les érudits et les écrivains cléricaux ont cru que dans son ouvrage sur l'incertitude des Sciences, Agrippa avait abjuré ses croyances Magiques et Occultes. C'est, à mon avis, une erreur. Agrippa avait trop souvent utilisé la Pratique Hermétique pour ne pas savoir la valeur de la Science Théologique officielle. C'est Agrippa qui avait le talent de faire prendre par les Aubergistes des Ronds de feuilles sèches pour de Beaux écus.

Aussi ses mésaventures sont-elles célèbres dans ses randonnées à travers l'Europe. Ce fut un sublime vagabond. Né à Cologne le 14 septembre 1486, il mourut à Grenoble en 1535, d'autres disent à Lyon en 1534. Il mourut pauvre à l'hôpital.

Sa fin rappelle le Dr Faust de Gœthe. Il s'est rendu compte que l'occultisme peut donner la Paix du cœur, mais non la fortune terrestre. Un maître bien-aimé nous disait que sur douze disciples, treize abandonnaient leur initiateur. Cette boutade était le corollaire de l'ancien Aphorisme Égyptien : L'initié tuera l'Initiateur. Agrippa, l'Herr Trippa de Rabelais, fut un initiateur. Combien d'initiés ont cherché à le tuer ou à le dépouiller sans le citer!

C'est ce que la lecture de cette réédition permettra de constater.

Papus.

AGRIPPA (1)

Nom magique qui restera jusqu'à la consommation des siècles comme le prototype de l'initié, c'est-à-dire du Mage.

(1) Papus, *La Magie pratique.*

L'œuvre d'Agrippa constitue la **première encyclopédie** réelle de l'occultisme.

« J'ai cru, écrit Agrippa, ne pas faire œuvre sans valeur, moi qui, dès mon jeune âge, fus toujours un intrépide et curieux chercheur du merveilleux et du mystérieux, si j'exposais cette antique science de la magie expurgée de toutes les erreurs impies afin de la venger de l'injustice de ses calomniateurs. »

« La Magie, dit-il, c'est la véritable science, la philosophie la plus élevée et la plus mystérieuse, en un mot la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles. »

***

La **Philosophie Occulte** est divisée en trois livres comprenant le **premier**, 74 chapitres ; le **second**, 60 chapitres, et le **troisième**, 65 chapitres

Le **premier livre** prend son point de départ dans l'étude des éléments et s'élève ainsi jusqu'à l'étude des trois mondes et des correspondances analogiques, base théorique de toutes les études de science occulte. La théorie des sympathies et des antipathies est longuement développée pour aborder ensuite les premiers principes d'astrologie. Les influences astrales sont décrites dans plusieurs chapitres (chap. 30 à 38) ; puis un chapitre (chap. 39) est consacré à la théorie de l'auteur sur le monde divin ou theurgie et nous abordons avec les chapitres 40 et suivants les considérations sur le monde physique et l'usage magique des substances qu'il fournit. L'étude des sciences de divination (*étude théorique*) et des procédés d'entraînement individuel est renfermée dans dix chapitres (50 à 60). Enfin, le livre se termine par la description des vertus patentes ou occultes de l'âme humaine, des moyens d'exalter ces vertus et de l'influence de l'âme de l'homme sur le monde physique d'une part, puis de l'influence du monde astral sur l'âme d'autre part.

Voilà donc un **Traité complet de science occulte** en 74 chapitres ; nous allons aborder maintenant les détails techniques avec les livres suivants.

***

Le **second livre** est spécialement consacré à la kabbale numérique et astrologique. Après avoir traité de la nature des nombres collectivement et individuellement, ainsi que de leurs rapports analogiques (chap. 1 à 21), l'auteur aborde l'astrologie proprement dite, après avoir parlé des correspondances de la musique avec l'astral (chap. 21 à 29). Le titre du chapitre 28 : *De l'observation des choses célestes nécessaires dans toute pratique de magie*, indique l'utilité de cet enseignement si négligé par les prétendus « mages » modernes. Les chapitres 30 à 54 entrent dans le détail des figures talismaniques et de leur caractère par rapport aux planètes, et le livre se termine

par une étude sur l'âme humaine. Citons *in extenso* le titre du chapitre 60, le dernier du livre II :

Contenant que les imprécations des hommes impriment naturellement leurs forces sur les choses extérieures, et qui enseigne comment l'esprit de l'homme parvient, par chaque degré de dépendance, au monde intelligible et devient semblable aux esprits et aux intelligences sublimes.

Le **troisième livre** est presque entièrement consacré à la pratique et à l'entraînement magiques.

Les préliminaires de l'entraînement comprennent 9 chapitres (1 à 9). A partir du chapitre 10, nous abordons l'ésotérisme de la kabbale, l'étude des séphiroths et du monde divin. Cette étude s'étend du chapitre 10 au chapitre 34, où l'on dit quelques mots des intelligences intermédiaires entre le divin et la nature d'une part (ordre anismatique) et entre l'humain et la nature d'autre part, « des dieux sujets à la mort », ce que nous appelons les élémentals. Tous cela nous mène au chapitre 37. A partir de là, nous revenons à l'étude de l'âme humaine considérée comme susceptible de servir de base aux réalisations magiques. Notons le chapitre 62, consacré à l'obtention des pouvoirs psychiques (prophéties, fureur, extase, oracles), etc., etc. L'entraînement de la volonté est décrit du chapitre 54 à la fin, théoriquement et pratiquement (netteté, chasteté, jeûne, solitude, pénitence, adoration, sacrifice, consécration, etc., etc.).

***

Il nous reste à parler du **quatrième** livre, considéré généralement comme apocryphe et qui traite de la pratique dans tous ses détails. Ce livre fut d'un grand secours à Eliphas Lévi qui l'a presque entièrement reproduit dans son rituel. Il traite des correspondances magiques, de la préparation du local de l'expérience, de la consécration et en particulier du livret magique, des conjonctions et des invocations, etc., etc.

***

Notre édition comprendra, en outre, une série de traités très intéressants de pratique comme ceux de **Pierre d'Aban, d'Arbatel, des lettres sur la magie**, etc.

***

Voici l'analyse rapide de ce merveilleux travail qui restera comme un des monuments les plus solides qui aient été élevés à la gloire des traditions ésotériques au XVI^e^ siècle.

***

L'œuvre d'Agrippa formera **2** beaux **volumes** in-8 carré, de près de 500 pages chacun, imprimés sur papier bouffant, composés en caractères elzévir, avec titre en rouge et lettres ornées, et la reproduction des figures

magiques et des tableaux kabbalistiques, hors et dans le texte, en un mot reconstitution exacte, mais en français moderne, de la première et *seule* traduction française faite par *A. Levasseur* et publiée à *La Haye chez Chr. Alberts*, en 1727. Il n'est pas besoin de faire remarquer que la réédition de cette œuvre vient à son heure, étant cotée fort cher (80 fr.) sur les catalogues, après celle de l'*Histoire philosophique du genre humain*, de *Fabre d'Olivet*, dont nous pouvons, à bon droit, faire valoir le grand succès auprès de nos clients. Pour que tous, lecteurs et clients, puissent posséder dans leur bibliothèque cet ouvrage, nous offrons les deux volumes au prix de **12 francs** net pour les souscripteurs.

Pour souscrire, remplir la carte ci-jointe et la retourner par la poste affranchie.

Nous espérons que nul n'hésitera à posséder cet ouvrage unique et sans précédent de la collection **les Classiques de l'Occulte.**

LIVRES NOUVEAUX

Jacob Boehme. — **Clef ou explication** des divers points et termes principaux employés par Jacob Bœhme dans ses ouvrages, traduite de l'allemand sur l'édition de ses œuvres complètes imprimées en 1715. — Réimpression textuelle de l'édition rarissime de 1826. Un volume in-8 écu sur papier vergé de Hollande, tiré à 300 exemplaires, prix : 5 francs, chez Dorbon-Aîné, 53 *ter*, Quai des Grands-Augustins, Paris.

L'édition originale de cet ouvrage, peut-être le plus important du « Philosophe Teutonique » puisqu'il renferme l'explication et l'abrégé de son œuvre entière est à peu près inconnu de tous les bibliophiles et ne se rencontre dans aucune des grandes bibliothèques occultes ayant passé en vente. Attribué par Barbier à Noë, juif polonais, il comprend deux parties : la première contient une longue biographie de Bœhme par un de ses familiers de Gœrlitz et la « Relation véritable faite par Corneille Weissner, docteur en médecine, de la douceur, de l'amabilité de Jacob Bœhme et de l'examen qu'il a subi à Dresde en présence de S. A. Électorale et de huit principaux professeurs. » Quant à la seconde partie, elle est du « Philosophe Teutonique » lui-même et est un abrégé et une explication de ses différents ouvrages, accompagnés, pour plus de clarté, d'un grand tableau, de format in-f°, qu'il intitule : « Table des Trois Principes de la Manifestation divine : comment Dieu est considéré hors de la nature en soi-même, et puis dans la nature, selon les Trois Principes : ce que c'est que le Ciel, l'Enfer, le Temps et l'Éternité; d'où tout est provenu : ce que c'est que le Visible et l'Invisible. »

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN